

Bertrand Lagrange

# Poésie

*1994-2025, Bertrand Lagrange, auteur*

*blam@gmx.fr – 06 86 12 19 07*

## **Table des matières**

Carnets de solitude.....	3
Errance.....	27
Déchiré.....	46
Paysages.....	66
Jour et nuit.....	76
Badaud.....	79
Mort vivante.....	151

## **Carnets de solitude**

Les eaux bleues. Les vagues qui se tendent. T'attendent.

Le sable doré. Les dunes qui ondulent.

Le vent pressé.

La mer.

Là.

Tes yeux.

Ton corps nu.

Ta joie éclatante. Ta silhouette qui galope.

Tes yeux dans la mer. La mer dans tes yeux. Si bleus.

Le regard clair  
Qui avance, recule  
S'attarde.  
Le regard sombre  
À l'intérieur  
Se perd.  
Douce lumière.  
Étrange miroir.  
Simple présence.  
Le souffle court  
Hypnotisé  
Pour un regard.

Les yeux perlés de larmes  
Comme un si joli matin  
Nos corps, presque des armes  
Que commandent tes mains  
La piscine éclatante  
Les reflets comme au ciel  
Perles d'acier bien cassantes  
Entre tes doigts de miel  
Le soleil et ses flèches  
Débordant de paresse  
La carcasse déjà sèche  
Recevant tes caresses

Sous les platanes peut-être  
Miroitent tes yeux bleus  
Effleurer ta silhouette  
Tellement, tellement de rêves  
Écœuré de souvenirs  
Cassé par tant de fuites  
D'impossibles retours  
À l'origine

Suivre ta trace. Derrière.  
Divaguer. Presque serein.  
Comme un train fou.  
Presque heureux mais jamais.  
Tes reins. Des jambes. Devant.  
Craquer. Pleurer. Au secours.  
Avant d'oublier, à nouveau.  
Une roue, tout tourne.  
Un gamin, sur la route.

Marcher, bientôt courir  
Au loin, déjà mourir  
Un coin, pour se cacher  
Des bois, encore hurler  
Le monde, bien petit  
L'univers, bien minuscule  
Masse d'eau, bien polie  
Tas de chair, ridicule  
Seul.

La peau rosée au sourire éclaté  
Des yeux jaillissent, hyperboles  
D'une image fixe.

Dans la nuit ce lampadaire  
Témoin d'une ombre  
Caresse ton corps.

Regarder, frôler, ressasser.  
Un soir glacé au souffle brisé  
J'ai palpé l'air d'une lumière.

Ta main moite et molle  
Petite idole  
Tourne pour un rien  
Au creux de mes reins.  
Tes formes élastiques  
Aux parfums lactiques  
Aux goûts exotiques  
Poissons électriques.  
Ton regard malin  
Sur le long chemin  
M'accompagne au sol  
D'une nuit d'alcool.

L'insolent sourire, jolie miss  
Sous les néons écarlates  
Qui frappent, vibrent, tremblent.  
La virgule assassine, ma petite  
Dans le calme blanc  
Le silence de nos sens.  
Le frémissement dément  
Froisse les draps  
Frôle les murs.  
Ton amour ma lointaine  
Sent l'ivresse des montagnes  
Et mes poumons suffoquent  
Se disloquent calmement  
Et je m'imagine bien mort  
Déjà mort !  
Et le sommet est bien rond  
Et les pentes sont si vertes  
Que nous tournons sans fin  
Clopinant, crachotant  
Main dans la main  
Mais si loin, si seuls !

Les froides pulsions d'un hiver blanc  
Dans les vibrations urbaines  
Attendent sereines  
Les rayons du printemps.  
Sur les pentes à demi-mortes  
Un roi sans couronne  
Sous les remparts mornes  
Crache et exhorte.  
Il a bu le sang sacré  
Chanté aux pierres étourdies  
Pissé sur la Vierge Marie  
Au joli sourire glacé.  
Doucement il lui dit :  
« L'hiver est presque fini. »

Les marches près du jardin  
S'ouvrent sous mes mains  
Vers des allées endormies  
Sous la lune de minuit.

Les chemins glissent sous mes pas  
Étreignent de leurs bras  
La montagne isolée  
Aux secrètes vallées.  
Où est donc le sommet  
Jusqu'où monte la forêt ?  
Je vole déjà vers d'autres lueurs  
Pour étouffer mes pleurs.  
La peur m'a enlacé  
Cette amie inavouée.

Des rues oranges  
Baignées dans le noir  
Le regard des étoiles  
La foi de quelques âmes.  
  
Une cage sombre  
Un regard s'échappe  
Papillon de nuit  
Flotte, divague  
Se pose enfin  
Ailleurs.  
  
Nulle part.

Les rues perdues où rien ne bouge

Le bitume usé, par qui ?

Le bleu trop haut, sur les vitres pâles.

Se perdre, nager

Une rivière silencieuse

Se maquille, pour qui ?

Des murmures derrière le souffle du vent

Sur les murs gris, froids et beaux.

Une caresse, une ombre, qui ?

Vieille idole au fond des puits

Triste image de sexe

Mon gland se déchire, tombe lentement

Dans des trous inconnus

Qui ne regardent pas, existent-ils ?

Des ventres poilus s'agitent

Des peaux rouges et brillantes.

Chercher un œil

L'œil poilu ou rasé ?

Ma misère, ma colère

Dehors du bleu assassin

À l'intérieur de la chair noire.

Ce long canal aux eaux vertes  
Reflets des arbres si hauts.  
La brillante surface des flots  
Les êtres qui vivent au-dessous  
L'un des leurs, une carpe argentée  
Cherche son souffle  
Les tripes à l'air  
La nuque brisée  
Sur le chemin  
Dans la poussière  
Ses yeux noirs, exorbités  
Dans le soleil.

La courbure des roseaux

L'élan des peupliers

Toute une vie durant.

L'écluse écumante

D'où coule une eau sereine

Mêlée de quelques larmes.

Des souvenirs

D'une lutte commune

Pour vivre, et tuer.

L'horloge s'est arrêtée  
Les yeux ouverts  
Je l'imagine encore  
Cette vieille horloge  
Fidèle compagne  
Frappant mon corps  
Battant le temps  
Rythmant l'amour  
Je crois entendre  
Sous ma main  
Son tic-tac  
Bercer ma nuit.

Mardi, déjà demain.  
Regard toujours là.  
Sur des formes  
Sur des masses  
Des couleurs, des sons  
Flottent comme un sommeil  
Aux allures pareilles.  
Traquer une ombre  
Cachée peut-être  
Qui ne reviendra pas.

Englober la terre  
N'être ni ici, ni maintenant  
Une surface bien lisse  
Le corps s'y fond  
Ni début, ni fin  
Observer son départ, sa fuite  
L'angoisse d'une vie, et après ?

Je suis l'étrange, le sage en colère  
Errant sur des pas inconnus.

Mes montagnes sont lointaines  
Existen-t-elles encore ?

Leurs sommets coupent mes veines  
Mon sang souille la neige  
Et ma tête est livide.

Je suis l'oubli d'une danse incertaine  
Aux premiers pas de vie.

Le rythme, le tempo  
L'énergie secrète  
Dilate à l'infini  
Les poussières inconnues  
De ma chair intime  
Aux galaxies invisibles  
Du néant au néant  
Par-delà les rêves étoilés.

Nous fuyons à l'ouest  
Où le soleil frappe  
Sur l'océan.  
Maudire ce temps  
Qui nous lâche  
Croire en l'amour  
Pour un baiser.  
S'effondrer, revenir  
Au creux des montagnes  
À l'est, à l'ombre.  
Nous attendons l'aube.

Les surfaces lisses, brillantes  
Les cubes qui sautent, multicolores  
Dans une cave, illuminée  
Les peintures, des lumières  
Nous fuyons au-dedans  
Nous mangeons des regards  
D'une illusion perdue  
De la jeunesse, de l'ordre  
De l'infinie plénitude  
Fourmilière géante, dévorante  
À l'assaut du soleil  
De la nourriture des étoiles  
Unique, inaccessible.

Les vagues s'écrasent

Roulent le sable

L'eau se soulève

Des profondeurs

Le vent caresse

À l'horizon

À l'infini

Le soleil griffe

Tout près du ciel

Le feu se couche

Laisse les montagnes

La plaine jaillit

Jusqu'à la mer.

# **Errance**

*Le noyé*

Les aubes flottantes des chemins pourpres et verts.

Glisse, glisse, le froid caillou de la terre !

Mange, mange, les racines aux doigts bleutés.

La rivière pousse et tord les mains gantées

De velours noir, la lune se courbe aux flots.

Trois ponts raisonnent au glouglou sec des autos

Filant très loin, les cités gémissent au matin.

Là-haut dansent, écarlates, les grands sapins.

Le béton ouvert accueille les araignées,

Une valse avec la brise, dansez, dansez !

Le jour se grise de la vie organique,

La nuit descend de longs fleuves sataniques.

*La plage*

L'océan sombre crache ses murs de briques  
Sur le sable, dans un fracas d'algues noires ;  
L'amour, l'amour, se gorge de fruits tragiques,  
Pour étouffer les élans : manger et boire !

Amériques, Afrique, Asie aux deltas  
Profonds, dans mon ventre une bouillie grise,  
Terre dissoute, poussière du Sahara ;  
Avale tous les océans à ta guise !

Mais à la fin du repas il faudra vomir,  
Derrière une dune parfumée, dormir.  
Les élans surgiront, doux visages rêvés  
Dans les tourbillons blancs d'un océan glacé.

*Bohême*

Les bras balancent  
Au rythme des pas,  
Loin il s'en va ;  
Les yeux avancent  
Sur l'horizon bas,  
Les bras balancent...

Les cheveux flottent  
Au vent de pluie,  
L'océan luit ;  
La pensée trotte  
Dans l'eau de pluie,  
Les cheveux flottent...

Les poings serrés  
D'un bonheur las :  
Haine de soi ;  
L'angoisse d'acier  
S'agrippe aux bras,  
Les poings serrés...

Les doigts déchirent  
La peau sanglante,  
Le poing hante  
La poche tire  
Terrible pente  
Les doigts déchirent...

*Exotique*

Corps de briques

Peur, paresse

Sueur de fric

Nuit d'ivresse

Vacarme long

Danses et corps

Matin de plomb

La nuit s'endort

Soleil d'avril

Midi songeur

Rêves des îles

Au voyageur

Lente Afrique

Déserts de feu

Œil oblique

Soleil en creux

*Sous la pluie*

Sous les tambours d'une morne pluie  
L'éclair jaillit au coin du bois,  
Les nuages frappent leurs torses gris  
Qui coulent et glissent entre nos doigts.

Sous les tambours d'une morne pluie  
Le métal claque comme un cristal,  
Les vitres tombent sans un bruit  
Dans nos yeux de gouttes pâles.

Sous les tambours d'une morne pluie  
Les fleuves traversent les routes,  
Des gerbes d'eau ouvrent la nuit  
À nos rires qui s'en foutent.

*Au ciel*

Les visages damnés miroitent leur silence  
Au ciel gris, écran unique de ma démence  
Arrachant aux forêts les arbres malicieux,  
Ces pinceaux géants dessinent des rêves odieux  
D'un temps que mon cerveau a enfoui en son sein :  
Lézards, œil noir, masques brouillés, tout cesse enfin  
Au souffle du sommeil ; le vent balaie les murs  
Et perce les nuages : l'azur, l'azur, l'azur...

*Le voyage impossible*

Si triste est la caverne  
Sous ses gouffres longs de cernes,  
La pesanteur des nuits glacées  
Ne pouvant jamais s'échapper.

De limpides gouttes scintillent,  
Sur le front céleste brillent  
Ces étoiles comme des yeux  
Sans fond, dans l'infini des cieux.

Debout ! La lumière danse  
Avec des ombres en transe,  
Ce ballet s'annonce violent  
Sous la peau de roc et de sang.

Le soleil d'or avale  
Les corps et les nombres,  
La douceur boit, cavale  
Entre toits et ombres.

Les murs blancs s'immolent,  
S'agitent sur le sol  
D'un bleu, fumée du ciel  
Blanc de neige et sel.

Montagnes embrasées  
Aux sons, cris emmêlés  
Sous l'azur où sommeille  
Un front, loin du soleil.

Les mille sons bavardés aux cent cheveux d'or  
Dans le coton chaud, la brise du décor  
Qui caresse les pétales de sang maladif  
Coulant sous les yeux comme un masque furtif.

La fraîcheur aux parfums verts, d'eau, de lumière  
Agite ses tentacules ; elles bourdonnent  
Aux nuées d'insectes-machines en colère,  
Pénétrant le corps brisé qu'on abandonne.

*Le repas*

Faïence, ô délivrance, brisée sur le parquet  
Taché de vomis rouge ; du vin et du lait  
Coulent de tous ses pores ; il s'étale en long,  
De la cheminée noire aux portes du salon.

Un courant d'air agite ses longs cheveux d'argent,  
Le cristal musical éclaire et joue la scène  
Aux odeurs de gibier, chocolat et encens.  
Le repas s'achève, un couteau dans une veine.

*La terrasse*

Les flambeaux de bois nus dressent au ciel vermeil  
Leurs bourgeons blancs et gras, et comme eux, au soleil,  
Les gamins dévêtu manient leurs blancs tétons  
Sur la terrasse cachée d'une grande maison.

Lascives muses, indolente ivresse, mes beautés  
Savourent le doux soleil d'un hiver balayé  
Par le printemps des fleurs, ô nature éternelle !  
Le jardinier perché vérifie la tonnelle.

*Le labrador*

Le long chemin tangue au loin sous les buis courbés  
Par la neige éclatante de mille pépites dorées.  
Un chien noir court devant en agitant ses oreilles  
Et s'approche de la grande maison au toit vermeil.

Derrière lui j'ai le souffle coupé par l'effort,  
Je préfère m'allonger ici de tout mon corps,  
Contempler l'azur en riant de sa vigueur  
Qui emplit mes muscles d'une étonnante chaleur.

Alors le chien s'approche et tourne autour de moi  
Mais jamais on se touche et tout devient si froid  
Que je préfère dormir contre son flanc rêvé :  
Il pousse alors la porte de mes yeux fatigués.

*La Meije*

Hier soir, bien tard, j'ai glissé sur la neige  
Sous les sapins éteints qui caressent la Meije ;  
J'espérais tout la haut retrouver un chemin  
Ou au moins évoluer loin des regards humains.

Au milieu du glacier je me suis enfoncé  
Dans une bulle chaude sous le ciel étoilé,  
Quand le froid s'insinue le sommeil est moins lourd,  
Peut-être ne reverrai-je pas le petit jour ?

Mais déjà le soleil caresse mes cheveux blancs,  
La Meije s'est évanouie dans des rayons de sang  
Et mon matelas craque et s'évapore déjà ;  
Aujourd'hui j'ai glissé sur la neige, vers le bas.

*Lac alpin*

Ô mon beau paysage  
Lumineux sous l'orage,  
Que faire pour conserver  
Un peu de ta beauté ?

J'ai ouvert grand mes yeux  
Aux sommets merveilleux,  
Espérant aussitôt  
Me retrouver là-haut.  
Au souffle du glacier  
J'ai tout abandonné,  
Ma vie s'est transformée  
En un rêve éveillé.

La barque aux flots mêlés  
Des longs reflets d'acier  
S'appuie sur le rivage,  
Boue brisée, herbes sages.

La vallée se referme,  
Ses versants mettent un terme  
Au regard cavalier,  
Ô soleil, pureté, pureté !

La montagne cristalline  
Sans un souffle, divine...  
Apparaît dans la nuit,  
Son sommet, l'horizon, brille.

*Mon héros*

Mon héros joue silencieux devant la foule  
Ébahie par ses gestes devant une simple boule  
Jaune, si jaune, qu'elle éblouie et cache  
Mon héros qui s'élance sur les pentes enneigées  
Où il trace des courbes régulières et glacées,  
Si glacées qu'elles figent sous l'harmonie sans tache  
Mon héros fatigué qui chante sa douleur  
En cachant ses yeux pâles d'une infinie douceur,  
Douceur maladive qui cloue jour et nuit au lit  
Un héros qui s'éveille en rêvant à la vie.

*Tour marine*

Sentant poindre le jour  
Dissolvant cette tour  
Le barbu s'abandonne  
Aux mouettes monotones,  
De l'azur incompris  
Aux tourbillons marins  
Elles volent avec mépris  
Aux battements de ses mains  
Car il tend ses bras nus  
Debout sur le muret,  
Mais la peur bleue vaincue  
Il s'éveille en forêt :  
L'homme est une chouette  
À l'assaut des planètes.

*Les amis*

Des amis pour partir  
Au soleil du Midi  
Allons donc voir venir  
Notre douce folie.  
  
Nous grimpons tous les jours  
Et oui, tout à fait sourds  
Au train-train quotidien  
De la ville endormie  
Ici roc, roc, prairies  
De la nuit au matin.  
  
Quand se creusent les doutes  
Des gamins en déroute  
Quand l'adulte semble pire  
Les amis savent en rire.

*L'autre*

Il est froid et constant  
Dans la rue c'est devant  
Que porte son regard  
Plus de rue au hasard  
Il sait ce qu'il cherche  
Dans les rayons tout droit  
Au manuel sec et froid  
Du saut à la perche  
Il pense ce qu'il voit  
Sans aucun autre effroi  
Demain il partira  
En pleurant dans mes bras

*Insomnie*

J'aurais ouvert le gaz  
J'aurais grisé des pages  
Dans la nuit je me rase  
Pas assez de tapage  
La télé ça rend con  
J'ai coupé tous les sons  
C'est vraiment trop dommage  
Les séries de carnage  
Offrent de pâles images  
À mes yeux noirs de rage.

*Retour sur terre*

Que veut dire qualifié pour un voleur de mots  
Dont les nuits sont montagnes, dont les nuits sont bateaux ?  
Et les jours ? Les jours il se laisse encore aller  
À courir sur ses yeux, sale voyou, filou né !

Demain je m'en irai, pour de vrai, pour de bon  
Sur l'Everest, dernier trip sans aucune raison  
Sur l'océan, les vagues marquent le passage  
De la vie à la mort, mon unique présage.

Demain je préférerais voler pour un amour  
Enfin plonger dans ses yeux, grimper à son cou  
Sans oublier les amis de mon gang, ces fous  
Marchent dans ma tête et, cher lecteur, si on court...

# Déchiré

## *Angoisse*

Ma jambe est lourde  
Enflée comme une baudruche  
Dure et insensible, j'ai peur.  
Caché au fond du bus, dans un coin  
Je grimace, je cherche des yeux  
Mais les gens ont disparu  
Et je cours devant  
Vers le miroir, la vitre  
Qui brille, brille, brille.  
Je me couche, l'esprit ailleurs  
Je vois un autre monde  
Les formes ressemblent aux nôtres  
Mais les angles sont moins prononcés  
Et la matière est si lumineuse, j'en ai la nausée.  
Des spasmes douloureux  
Me poussent à la vie, me ramènent au langage  
Plutôt un râle primitif  
Ma mâchoire est serrée, crispée  
Et je tremble au milieu des tuyaux  
Mon cœur s'est presque arrêté  
Mais quand même je vis.

*Dépression*

Ce n'est rien, juste une nuit  
Dans un hôpital, un paradis.  
  
Les machines éveillent ma conscience  
Ses battements réguliers, mes sens.  
Des courbes, un chiffre, mon cœur.  
Sinon, le chaos, la peur.  
  
Il faudrait des romans, des sagas  
Pour réanimer la fuite, les pas.  
  
D'autres nuits, des jours, combien ?  
Ma chair à vif sous des mains  
Autant de frôlements patients  
Mais je préfère être seul, absent.  
Des mois, des années, combien ?  
Ce n'est pas grave, tant pis...  
Mon cerveau est le trou  
D'un schizophrène, d'un fou.  
  
Les pastilles inodores, les fluides incolores  
Sont une passerelle pour un mort  
Dont l'ombre a longtemps vacillé  
Avant de plonger.

*Promesse*

Je reviendrai à la mort  
Cette inconnue qui dort  
Sous mon souffle lacéré.  
  
L'eau est glacée  
Mes souvenirs incertains  
Ma chair tremble de chagrin.  
  
Elle aimerait la douceur des caresses  
Et je n'ai que l'ivresse  
Les battements de mes membres  
Et le pâle réel d'une chambre.  
  
Je suis ailleurs, mais où ?

*Immersion*

Des bateaux dans mes veines  
Naviguent au fil du sang  
Des canaux des flots rouges  
Qui m'attendent au-dedans  
Des écluses impassibles  
Au manège enivrant  
Un courant impétueux, obsédant  
Des flots qui jaillissent  
Cascades bondissantes  
Des canaux qui se bouchent  
Des marais aux boues bleues  
Des fleuves qui s'échappent  
Vers un océan de sang.

*Drain you*

Des poils trémoussent sur mon mollet

Ils se dirigent vers le volet

Où la lumière écartelée

Agrippe encore mon front vidé

Les suintements du plafond blanc

Drainent mon corps vers le néant

Et devant mes yeux le plafond

Est une surface de chair marron

Maudits rayons ! Maudits liquides !

Pitié pour mon corps d'acide...

Je veux naître tout à fait seul

Mon gentil glaïeul

Me tend sa chair inanimée

Et je plonge sous l'oreiller.

*La cave*

Dans la cave, caché, blessé.  
L'ai géométrique nargue  
Les murs intouchables.  
La lumière imaginaire  
Pour unique obsession.  
Sous les poussières s'agitent  
Ces serpents indolents.  
Des portes infinies  
Aux miroirs terrifiants  
M'attirent, m'absorbent.  
Mon corps fuit, s'enfuit  
Vers d'autres lieux, vides, creux.

*Les dunes*

Le sable, ma caresse ensoleillée  
Pourquoi si loin ?  
Je pue, je suinte  
Dans des coins poussiéreux  
Où la brise ne vient plus.  
Des rivières noires  
M’emmènent ce soir  
Si je bouge ma masse...  
Du sable, du sable, du sable !  
Je rage de cette terre  
Gorgée de pisse, de merde froide.  
Ah ma plage !  
Je dormirai serein sous les dunes  
Et je marcherai sans fin  
Et je crèverai bien vite  
Et ma tombe sera d’eau  
Et ma famille, les vagues.  
Ah mon sable !  
Tu caresses l’oubli.

*Les bars*

Des longs après-midis  
Dans les bars autour de la ville  
Où est le centre ?  
Ma croissance est terminée  
Où est le point de non-retour ?  
Le café crispe mes muscles  
Froisse mes nerfs, dilate ma vue  
Se dissoudre dans une tasse  
Dans des mots...  
Le long des rues étoilées  
Déplacements chaotiques  
Jusqu'à la nuit  
Quand mes montagnes disparaissent  
Alors vite dans un lit !  
Ou bien dans d'autres bars  
Des hôpitaux, juste au centre.

*Traitemen*t

J'ai bien souvent aux mains une humeur assassine  
En ma tête raisonnent des pensées peu câlines  
Pour mes voisins, mes amis, ma famille, toi  
Si quelqu'un approche, c'est le pire des effrois

J'absorbe des pilules antidépressives  
Dans ma tête démarre une grande lessive  
Le psy m'a laissé son numéro, au cas où...  
Bizarrement il ne s'inquiète pas du tout

Il a de belles phrases, sans doute un livre  
Hier : « Laissez-vous donc davantage vivre ! »  
Le soir dans mon lit je relis Schopenhauer  
Ami c'est bien vrai, le monde est une belle douleur.

*Les mots*

Ce sont les grandes espérances  
Les voiles au vent d'errance  
Qui ouvrent l'horizon  
Des matins en chansons

Ce sont les petits oublis  
Les marches au grand soleil  
Les vitrines sans pareille  
Des longs après-midis

C'est le grand plongeon  
Dans les poèmes de Paris  
Qui ouvrent mon lit  
Aux vertiges profonds

Je voudrais arrêter les mots  
Ne plus subir le flot  
Être absorbé par le livre  
Ou bien le survoler, comme ivre

Mais mon esprit devient mots  
Je m'imagine Houellebecq, Rimbaud  
Et j'entends déjà mon corps  
Il crie : dehors, dehors !

Alors je lutte avec les mots  
C'est à la fois violent et beau  
Quand je dors ils s'échappent  
Quand j'écris ils frappent

Je crois à l'agonie des mots  
Sous la pointe du stylo  
Dans les yeux fatigués  
Achevant la journée

Ils arrivent toujours trop tard  
Et partent bien trop tôt  
Avec eux tout est faux  
Mais je crois au hasard

Les phrases pullulent  
Des guirlandes nulles  
Il faut être assassin  
Un peu bourreau, un peu médecin

Il faut écrire vite, vite  
Pour éviter la fuite  
La brise dans le drapeau  
Comme un puissant sanglot

Les songes au fond du vide  
Ont une musique aride  
De délicieux vertiges  
La sève d'une frêle tige

Les paroles s'envolent  
Comme des matins d'école  
Mais le soleil assassin  
Coule déjà dans mes mains

*Rencontre*

La nuit scintille de perles rares,  
En compagnie des allées noires  
Ton cou s'enroule, ô ma beauté,  
Sur l'épaule d'un soir d'été.

Suivons la piste du désert  
Au tapis d'or brûlant nos chairs,  
Loin tu frémis, ô ma beauté,  
Devant l'aride éternité.

Fuyons, partons sur ce trois mâts,  
Brisons la glace et les effrois,  
Roulons aux vagues scintillantes  
De mille étoiles, ô mon amante !

Las tu souris, ô ma beauté,  
Ta lèvre rose m'a vu rêver.

*A danser*

Dansons l'eau d'azur

Sautons sur les vagues

Accrochons l'or sûr

Qu'un soleil divague

Nulle nuit savoure

L'étonnant présage

Des folies, des rages

Le silence est sourd

Hop, hop, sur les plages

Brisons les rivages

Allumons le feu

Qui jaillit des yeux

Dansons l'eau d'azur...

*Le poète amoureux*

Comment dirais-je : je t'aime  
Si je ne puis dire un poème ?  
La tête sue, pivoine  
Sur une tige de pierre  
Courbée, serrée, chassant l'air  
Dans un silence de moine.

Comment dirais-je : je t'aime  
Si je ne puis dire un poème ?  
Les mots se bousculent, cassent  
Les vers fameux, idéal  
D'un ours caché sous ses poils  
Froid polaire, amas de glace.

Je n'ai pas dit : je t'aime  
Je n'ai dit aucun poème  
Plutôt épaiser le corps  
Ainsi, doucement, je dors.

*Désespoir*

Mon amour au-revoir  
Car je crois bien ce soir  
Sur ce sommet perdu  
À jamais je me tue

Ma tristesse au-revoir  
Ma seule amie ce soir  
Que ton poison me quitte  
Et tout ira plus vite

Ma main bleue, rouge et noire  
Que je ne peux plus voir  
Est la dernière présence  
De ma trop longue errance

Ce matin je décolle  
Loin au-dessus du sol  
La tête au plafond  
Comme un gros ballon

J'ai frappé tous les murs  
Des tableaux pour blessures  
Mes yeux sont des tubes  
Mon esprit, un cube

Les rideaux sont baissés  
Sur la verte allée  
Je la désire un peu  
Bien qu'étant hors-jeu

J'ai perdu le recours  
À l'absolu si sourd  
Désormais figé  
Dans des mouvements brisés

La masse informe  
Des corps difformes  
Pour quelques années  
Le temps d'expirer

Défaillance, système usé  
Périphérie absente, déconnectée  
Ultime vision, sommet blanc  
Pour s'agripper, un temps.

*La Meije*

La jeune fille me sourit en posant la vodka  
Elle est ma fois charmante, un joli cul c'est ça  
L'été a commencé et les vaches montent aux prés  
Les étudiantes aussi, mais dans les bars branchés.

De la terrasse je vois la Meije, elle dort encore  
Malgré les alpinistes qui grouillent sur son corps  
Sur l'arête, sa tête, s'agitent les figurines  
Ici un obèse plonge dans l'eau de la piscine

Je le rejoindrai sitôt l'apéro fini  
Quand mes exploits rêvés, noyés dans la vodka  
M'abandonneront enfin au chlore et aux cris

Je titube et finis par tomber dans ses bras  
C'est une gentille fille, elle connaît mes problèmes  
Sur son lit elle me pose et je crois bien je l'aime.

*Francky*

Francky s'avance dans le pré  
Sous les rochers gris.  
Je l'ai vu hier grimper  
À côté du chien pourri.  
C'est un garçon percé et coloré  
Ses yeux font peur  
Mais il a du cœur.  
Il m'aide à rester éveillé  
Le soir on voyage tous les deux  
Et Médor nous accompagne  
Vers de lointaines montagnes  
Où nous dormons heureux.

*Chamonix*

L'aiguille du Midi dresse son poing métallique  
Et nous courrons sur l'arête des Cosmiques  
Pour ne pas passer une longue nuit glacée  
Avec pour oreiller la machine à café

Une journée à chercher le fil de la Ryan  
Qui prolonge et maintient la belle aiguille du Plan  
Au final un sommet que nous foulons à peine  
Notre vrai moteur c'est l'horaire de la benne

Sous le col du Midi nous doublons des anglais  
Ils ont une tente, un réchaud, des duvets  
Ils nous encouragent et nous courrons plus vite  
Mon ami trébuche et dans la face nord me quitte

Je plonge d'instinct dans le versant opposé  
La corde se tend, claque, sommes-nous sauvés ?  
De l'autre côté une voix aiguë s'est levée  
Et dans le ciel vrombit notre cabine d'acier.

*La chute*

Hier soir, ma tête, le tonnerre a grondé  
Et dans d'atroces nuits il raisonne encore  
Son parfum d'acier donne le goût de la mort  
Son échine électrique ne m'a rien pardonné

Hier soir, ma tête, le tonnerre a grondé  
Et son éclair jaune traverse mon cerveau  
Ma tête étoilée a dû rester là-haut  
Dans les odeurs âpres de pierres éclatées

Hier soir, ma tête, le tonnerre a grondé  
Et désormais je suis obsédé par son cri  
Par le trou fumant dans ma jambe, ma vie  
Par mon double transpercé que je vois tomber.

## Paysages

des rivières découpent la terre rouge qui se disperse en d'arides coteaux plombés par le soleil balayés par le vent venant de l'ouest glissant sur les plaines les plateaux où les céréales bruissent relayées par d'épaisses haies impénétrables plus bas des bois striés d'allées rectilignes

le son de la voix mêlée aux instruments électriques bondit de murs en murs et se répète jusqu'à tenter d'épuiser le ressort émotif et émouvant de la musique puissante qui monte jusqu'à libération d'un cri comme un trop plein de quoi

bouche rouge aux confins de la Grèce sur une plage morne d'un lundi d'octobre passe une brune orientale vêtue d'un maillot presque noir plutôt bleu marine foncé puis bronze tandis que le gigantesque paquebot incroyablement proche bouche le ciel

un visage et des prunelles de chat d'un noir intense à ne plus savoir lequel des deux fixe l'autre et peu à peu les yeux se plissent jusqu'à ce que les paupières lourdes tombent dans la matrice rouge et jaune d'où se détachent les deux trous sombres du sommeil

la bande de neige sale recule dans l'ombre du vallon nord d'où quelques gradins de roches presque noires protègent une longue cheminée de boue et de blocs mêlés serpentant jusqu'à l'arête sommitale compacte et balayée de vent tandis qu'au sommet une croix de métal siffle un chant inattendu

courber l'échine tandis que s'abat la sentence du dominant qui juge et décide et punit jusqu'à s'enfermer en pleurant et attendre que la rage nous pousse vers de sombres retranchements et que nous crachions du sang à ta face ahurie

franchissement rapide à la surface de l'eau comme un frisson de la peau sous la bourrasque glacée puis clapotis régulier tandis que le vent tombe avec la nuit et que la lune fait scintiller le canal comme un ciel d'étoiles

l'éclat d'or de la plage contrastant avec le bleu profond de l'océan et du ciel tandis que descendant des dunes en vaguelettes modelées par le vent le sable brûle les pieds jusqu'à l'eau fraîche et salée

avec son caractère de vieille folle hystérique il décourage tout projet d'avenir et l'instabilité d'un présent heureux ou malheureux devient le seul horizon où éviter la noyade grâce à l'alcool et à la pratique de sports dangereux le rendant encore plus fou et hystérique

rêve nostalgique traversé de lieux et visages d'un passé laborieux où matins et soirs le café s'animait des voix et chants face au patron quasi mutique servant encore et encore dans des rires toujours aussi pétillants

il ne faut pas trahir la vie selon la vieille tante Jeanne qui a vécu dans sa chair l'abandon et le suicide et qui jusqu'au bout des frontières de la mort accueille les visiteurs dans une chambre blanche parfaitement tenue derrière un bouquet d'où jaillit son sourire

l'œil du fou aux éclats noirs fouille vite l'espace autour de lui à la recherche de choses ou d'êtres pour se sortir de lui dans un déchaînement dont il perçoit in extremis les conséquences puisqu'il baisse la tête avec un rictus effrayant

au cœur de la forêt à la fois protégé de l'extérieur et comme menacé de l'intérieur quand un vent violent secoue la cime des arbres et que la pluie suinte par tous les pores des troncs et des feuilles jusqu'à la terre qui fume et boit

ce jardin n'a pas toujours été sans enfants quand à l'automne ils se cachaient derrière les arbres armés de sabres en bois et de grenades en pommes alors qu'aujourd'hui une bise glisse entre les poteaux rouillés de la balançoire jusqu'à la cabane sous les buis en bas du jardin

oh mon Dieu délivrez-moi de ma substance anale hurle Henri au rythme saccadé de sa tête qui se balance d'avant en arrière tandis que ses yeux lancent des éclairs noirs jusqu'à ce qu'Amélie parvienne à placer ses deux mains fraîches sur ses tempes brûlantes

le café est comme notre salon mais contrairement au nôtre on n'y est jamais seul et Jeannette la patronne qu'on appelle maman lit son journal sur le zinc en écoutant tout du matin au soir Yves et sa voix éraillée Ahmed toujours en bleu de travail le vieux Paul courbé sous les néons étincelants

il se tenait de plus en plus souvent en arrière les deux mains à plat sur la banquette en faux cuir rouge au lieu de se pencher attentivement sur les journaux comme d'habitude et toujours aussi lucide malgré l'assistance respiratoire il nous disait d'une voix rauque ne plus trop vouloir vivre et ne pas vraiment vouloir mourir

les larges pierres plates du sol de la cuisine sont douces au toucher et dessinent un paysage comme une campagne vue du ciel avec ses champs de toutes les tailles et le croisement des haies qui les séparent

un trou vert à la surface duquel de menus tourbillons et d'imperceptibles bulles d'eau éclatent au soleil qui passe entre les feuilles des arbres loin au-dessus alors qu'en amont un jet puissant transperce le rocher blanc et qu'en aval le courant s'étale et s'étire sur un lit de galets plats

au pied des falaises le passé s'invite avec ses cris ses efforts son énergie de la jeunesse et il suffit de lever la tête pour que tout revienne comme hier car aujourd'hui les enfants des enfants sont bien là et c'est la plus grande joie que de les entendre et que de les voir vivre

si le paradis existe sur terre c'est dans ce vallon traversé d'un ruisseau clair et baigné du soleil qui inonde les pins et frappe les falaises oranges et bleues et blanches et il suffit juste de grimper au sommet pour contempler paisiblement le lointain

un palais de mots une cathédrale de phrases une cité de pages nées de la volonté de l'expérience de l'imaginaire des lettres de chair sortent de l'ombre des personnages des paysages des ambiances des intrigues un autre monde où papa ne serait pas mort

le soleil scintillant papillonne à la surface des vaguelettes de la terrasse à l'horizon du ciel et de la mer là où plongeant dans la masse bleue marine l'astre d'or laisse place à la courbe violette de l'espace ce plafond noir et calme percé d'étoiles vibrantes

ne pas être le caniche du couple et pourtant écouter parfois docilement plutôt que de mordre et aboyer il n'est pas toujours facile de trouver l'équilibre quand l'autre s'éloigne tout autant que soi et rien n'est plus comme avant

terre broyée par le soleil le vent l'étalement des roches en amas balayée par les pluies transpercée de racines difformes à l'ombre d'arbres squelettiques les plateaux se penchent et n'en finissent plus de vomir cette terre arrachée du néant des profondeurs

regard braqué comme un aimant à chaque croisement yeux dans les yeux comme face à face d'instinct animal un corps à corps du regard braqué à se reconnaître d'instinct animal pris dans la nasse de ton regard animal

l'ai poivré de la jeunesse comme une promesse qui nous dépasse quand d'un claquement de paupière un nouveau ciel s'ouvre au son des corps piments de recherches obstinées de soifs effrénées pour cette chère petite idole acidulée

ils ne sont plus tout à fait eux-mêmes mais un peu trop Jésus ou Marie c'est-à-dire Dieu mais avec les mots pour le croire et à force de lire la Bible ils atteignent un état d'aveuglement tel qu'ils ne voient plus rien de la réalité divinement animale de la vie

sa tête penchée à la chevelure poivrée m'est soudain apparue celle d'un vieillard aux joues couperosées au nez bouffi la bouche ouverte les dents gâtées rien ne serait plus comme avant et son réveil un mauvais rêve qu'il faudra pourtant poursuivre

accrochés aux marches en pierre sous les hautes portes en bois de l'église ils tendent des mains résignées de l'aube givrée au soir clinquant des lampadaires jaunes et des vitrines rouges tandis que sur la place des enfants crient pour couvrir le tintamarre des cloches de Noël

les peupliers en bas du champ n'appartiennent ni à la terre ni au ciel mais ses feuilles bruissant dans le vent et se répandant dans la rivière les font n'appartenir qu'à eux

le pasteur la sainte le cowboy comme dans un western Barack Hillary Donald des prêches des prières des coups de gueule sous les sunlights et dans les micros loin très loin de la réalité incertaine

les voiles rouges de la colère s'emparent des rues aux plages le même désir de tout casser tout changer les programmes les QG tandis que dans les champs le même calme semble inonder de jours en jours nos cerveaux délirants et leurs machines grotesques

quarante ans sans pouvoir de retourner en arrière pour de vrai car il y a tant à faire aujourd'hui après tant de temps à se distraire et à travailler maladroitement désormais prêt à continuer la vie magnifique et décevante

ils ne voulaient plus vraiment vivre mais impossible de l'admettre et autour des repas nous attendons un peu plus loin dans l'ivresse d'un petit verre jusqu'à ce qu'il faille débarrasser la table puis nous marchons dans le quartier qui a bien changé

elle avait de longs cheveux noirs plaqués sous un foulard sombre descendant en cascade sur une veste de sport rouge et une longue jupe aux larges motifs marrons balayait le sol où tournait un petit chien noir tandis qu'elle se tenait droite et immobile dans le wagon désert

la pointe blanche perce l'azur donnant un centre au paysage où s'enroulent les bandes vertes et grises des sapins et des falaises sous la ligne noire qui sépare la terre et le ciel jusqu'à ce point où l'on revient sans fin le sommet

ivresse dans les bulles de champagne décollage ivresse blanc rouge fous de rires aux larmes ivresse re-champagne au dessert dégoulinant têtes yeux s'affaissent ivresse re-re-champagne titubant vomissant jusqu'à l'arbre creux sous la lune

le doigt se reflète en se posant sur le miroir et commence à la surface de l'eau le clapotis qui s'étend en cercles concentriques jusqu'à ce que la tête se cogne dans la glace bleue alors les yeux s'ouvrent grands et perçoivent un instant le monde mais de dessous de l'au-delà des songes juste avant le réveil

les chemins dangereux de l'écriture quand mot à mot on s'accroche pour monter toujours plus haut jusqu'à oublier le moindre parcelle de vie et n'accomplir plus que ce geste fou de la création perpétuelle

l'autoroute file loin de tes yeux bienveillants et humides de tristesse car quand la porte aura claqué chaque coin de ta maison semblera encore habité par tes enfants et seule la peur de les oublier totalement te fera tenir jusqu'à leur prochaine visite

l'ombre de la nuit pose son vêtement gris sur le pâturage perché face au glacier suspendu reflétant une lumière pâle jusqu'à l'obscurité sans fond de la vallée qui grimpe et pose un dernier souffle glacé vers le sommet nu

dernière lueur de nuit le jour clapote sur le Grand Large descend sur le port et ses péniches immobiles s'engouffre dans l'écluse écumante jaillit dans le bief froid sous la coupole d'arbres hauts mais jamais ne pénètre les eaux sombres du canal

tout est naturel puisque la théorie de l'évolution explique nos moindres faits et gestes et c'est tout naturellement qu'on trouvera des raisons à nos bonheurs et malheurs alors c'est avec un grand naturel qu'on trouvera tout cela inacceptable

deux jambes torsadées de l'arrondi des mollets jusqu'à l'ombre des cuisses sous le battement d'une jupe légère au rythme saccadé de bottines rouges peu à peu s'éloigne celle qui plus jamais ne sera vue

guerre des corps opération imminente tentation permanente catapulter dans l'ivresse des sens corps à corps combat point mort sous les rafales d'or beauté titanique jouissance de l'assaut final reddition sans condition jusqu'à la prochaine opération

le regard encore et encore chercher sans fin le retour même fugace d'un claquement d'œil furtif avec pour seul repère ton regard palpitation vite étouffée fuir encore et encore le long de l'avenue rectiligne le regard tourné vers le bas jusqu'au prochain fourmillement irrésistible

tonton Max gérait mal les deuils trinquant haut et fort à la mémoire des défunts le champagne coulait dès le retour du cimetière et tentant vainement de se justifier en invoquant la vitalité éternelle des morts il finissait généralement seul la bouteille dès le premier sanglot de sa femme

la truite serpente telle une ombre sous la pierre plate et sombre au fond du torrent vert et limpide tandis que le long des berges caillouteuses le pêcheur ajuste sa canne et dans un frôlement à peine perceptible lance une mouche qui vient se poser à la surface de l'eau

la bascule face à la fenêtre close dans une pièce vidée où la lumière du soir peine à combler les angles tandis que le platane bouge lentement et s'évanouit dans la nuit la bascule jusqu'à ce que les étoiles comblient le ciel puis se lever et marcher jusqu'à la porte blanche

l'État est un corps meurtri par les coups de ses ennemis qui remettent en cause ses fondements et salissent son honneur l'État est un corps malade ses organes n'ont plus l'élan vital l'État est un corps parasité des tiques sucent son sang et profitent de ses faiblesses et pourtant l'État devrait être le corps de tous les corps du peuple

excessif l'ombre de ton corps partout et toujours excessif les sens du rocher dans les moindres recoins partout et toujours excessif la mousse blanche et la musique nocturne toujours et toujours excessif les yeux rivés sur le fric partout et toujours excessif ce soleil qui ne vient jamais

la mort enfin sereine sur le calendrier dans la cuisine et la photo du salon les reflets de soleil couvrent ton sourire pour la première fois voir les arbres dénudés oublier le chemin diffus qui court jusqu'à ta tombe et nos corps deviennent étrangers à nous-mêmes et la vie va continuer

tes joues rougissent et les regards se croisent et s'attardent et se fixent parfois alors tout bascule et il ne manque qu'un geste un tout petit geste un frôlement de nos mains nos épaules qui se touchent nos fronts se posent il ne reste plus qu'à vivre

se ranger parmi les vieux ceux qui ont arrêté le sport et regardent piteux leurs ventres rebondis ceux qui travaillent tous les jours et ont oublié leurs rêves même de tout casser de tout recommencer ceux qui sourient à la mort et se laissent enfin bercer par la vie comme des nouveaux nés

un seul instant allongé dans la neige jusqu'à épuisement les yeux tournés vers le ciel bleu le corps brûlant après les longues descentes entre les sapins immobiles une brise glaçante décolle des gerbes de neige poudreuse qui scintille encore dans les derniers rayons de soleil tandis que la descente reprend avant la fermeture des pistes

il a levé les bras vers les branches nues aveuglé par le soleil il croyait percevoir une nuée d'insectes et a tenté de les chasser par de grands mouvements jusqu'à ce que trop épuisé et apeuré il a poussé un petit râle plaintif puis a rejoint la maison en tremblant et en pleurant la vie qui s'en va

l'homme jouait avec l'enfant quand le ballon est tombé dans l'étang poussé par le vent vers la rive opposé ils ont attendu mais le ballon s'est coincé dans un enchevêtrement de bouts de bois à une dizaine de mètres du bord et l'homme a balancé des pierres jusqu'à ce que le ballon ses décoince et continue son chemin vers les mains de l'enfant

prostré à peine visible dans l'obscurité d'un bout de quai assis sur un carton la tête entre ses genoux serrés il a soudain levé des yeux pendus vers le passant qui le regardait avec insistance et il a répété les deux mêmes mots de plus en plus fort No Comment jusqu'à être à nouveau loin de tout regard

dans le salon lumineux nous voyons la pointe des arbres qui grattent le ciel tout bleu tandis qu'une brise légère descend des vignes vers la vallée qui s'obscurcit et que la nuit couvre le canal et les bras de la rivière jusqu'à ce que le gouffre bleu de la Fosse Dionne accompagne nos rêves comme une goutte d'azur dans le ciel devenu noir

écris en ta dernière demeure comme le vieil homme allongé porte un dernier regard comme le grimpeur jette ses dernières forces comme l'enfant sort en courant droit devant lui vers le soleil qui se lève

le vieux Martin était assis face à la fenêtre de sa chambre il regardait le soleil d'hiver percer péniblement le brouillard en ce début d'après-midi de janvier soulagé d'avoir passé les fêtes il reprendrait son face-à-face avec lui-même plus sereinement

l'herbe d'hiver craque comme du carton dans la nuit sèche et cristalline puis le jour infuse l'obscurité de gris bleu blanc le paysage sort des songes et d'un claquement jaune les rayons du soleil éblouissent les yeux de la nuit qui se répandent en filaments d'eau sur le sol devenu tendre

l'ombre bleue couleur caramel odeur cuivrée crépitements rouges et blancs le long cône marbré téton doux et ferme d'où sortent des volutes sablées paysages infinis constamment renouvelés le voyage intérieur les délices veloutés jusqu'à épuisement de la source

elle avait disposé différents cartons aux pieds d'arbres du centre-ville et elle se tenait tantôt assise les jambes repliées sur le côté droit tantôt à genoux le dos bien droit la tête penchée en avant elle portait aux yeux des passants un petit gobelet métallique qu'elle tournait doucement entre ses mains

mon Dieu délivrez-moi du mal geignait le petit Paulo entre ses mains tremblantes en général quand il restait trop longtemps seul dans sa chambre il se tenait alors debout face à la fenêtre mais les yeux clos le visage crispé sans que jamais il puisse nous dire de quel mal il voulait être délivré

songes vibrations alternances toute la nuit d'états composites bribes de réel ni passé ni présent ni futur suffocations puis calme plat sans souvenir décollage imminence de la chute ennui mortel visages déconfits présences inconnues sonné marqué ballotté sans compagnon d'infortune jusqu'à la rive de l'éveil

quelques jours heures ou mois sursis de la maladie présence tant que ça dure que c'est possible croiser les regards papillons de la vie des rayons passent inconnus suivre les cheveux qui partent au vent au bord du vertige ne pas trop penser plus loin on verra bien dans quelques jours heures ou mois

déjà connaître l'intime jusqu'au fondement même du trou public rond luisant ouvert sous les coups de boutoir pause play hésitation honte excitation gros plans plus de trésors petits ou grands tout est

ramené à l'orgie visuelle rien de vécu l'inconnu la découverte plan final stop porno choc dilatation infinie

fragments de glace mouvante derrière les vagues le feu du ciel évapore l'océan en d'immenses nuages rouges poussés jusqu'aux confins du continent déluges claquements secs des orages soleil de plomb terre craquante ruisselante torrents vrombissants fleuves disparus à l'embouchure une barque brisée s'enfonce dans la vase

la blancheur porcelaine teint éteint au fond du lit profondeurs insondables silence de marbre sueur de feu ou de glace sommeil de plomb rêves délirants d'agitations saccadées les draps trempés lourds comme une pierre tombale agacements panique les yeux percés de larmes les reflets extérieurs

les plus belles années attentives structurées regards d'enfants trajets d'écoles jeux parcs rires le jardin vit de cabanes palais tours passages secrets ennemis imprévus sur les épaules dans le dos au galop grandes vacances plages sommets rythmes sons voir tes souvenirs au creux de tes mains plissées de ta voix cassée

les derniers éclats de la jeunesse front gris joues creuses bedonnant adipeux profondeur insondable le départ de qui de quoi rides paupières tombent avec les yeux qui cherchent qui quoi merde peur de la perte retrouver un lien direct au monde

lune de fiel démon d'argile sens tendus de la pointe rouge aux yeux exorbités sueur agressive ne rien attendre les nerfs des trous sous la bête larguer les amarres tension maximum cris sauvages puis tout à coup l'arrêt la fin le soleil se brise en filaments pâles

plats des lointains l'ombre rouge du soleil pousse d'incessantes vagues vertes et noires en rangs de part et d'autre de l'allée scintillante jusqu'au rivage sombre où leur grondement se mêle au fracas blanc des rouleaux sur les rochers impassibles le vent du large et les mouettes rieuses semblant narguer le promeneur

vous viendrez bientôt leurs bouffer les couilles tandis qu'ils agitent des liasses de billets que des hordes tentent de grappiller allez-y mes poulets pataugez dans la merde et picorez les restes puants vos culs bien hauts bien ouverts prêts à recevoir le sexe d'or des derniers riches

l'homme sous la neige s'efface peu à peu dans le vent blanc qui siffle court enruler la tête échapper au gouffre du ciel lézardé rideaux floconneux l'homme sous la neige s'assoit au pied d'un pin roulé en boule bientôt recouvert d'un manteau blanc qui ce matin fond au soleil

veuf il préfère tout de même rester à la ferme de ses ancêtres car il s'y sent moins seul et perdu chaque soir il descend à la rivière par l'allée couverte longe les grands champs de la plaine inondable remonte à travers les vergers suit la route qui grimpe sur les coteaux des quatre vents puis descend droit vers le porche qui marque l'entrée de sa ferme

quelques odeurs sons visions sensations calcaire vent champs de blé marcher autour d'un début et d'une fin vivre à plusieurs seule l'ombre de la nuit glisse dans la vallée soleil griserie foule calme succession des vagues des montagnes eau terre mains douces yeux clairs sourire de vie

# **Jour et nuit**

Une lueur qui vient  
Et le ciel d'un coup bascule  
Sur le roi soleil

Reflets bleus aux yeux  
Caresses d'or sur nos corps  
Habillés de peau

Son large chapeau  
Vibrant aux chants des grillons  
Plie sous le soleil

Un souffle chaud sent  
Les pins noirs dans le soleil  
Puis va sur la mer

Du miroir de l'eau  
Aux reflets des feuilles mortes  
La même lumière d'or

Glisse sur les nuages  
Descend jusqu'aux montagnes  
Éclaire les flots bleus

Il danse avec l'eau  
Puis s'ébroue dans la lumière  
L'oiseau blanc et noir

Tension du dernier  
Feu qui s'éteint au sommet  
D'un coup son absence

Un flottement gris  
Obscurcit le ciel azur  
Le jour disparaît

Glisse le long du mur  
Effleure la fenêtre ouverte  
Souffle la lumière

Son vol coud le ciel  
Se confond avec la nuit  
L'oiseau gris du soir

Rideau de pluie noire  
Rafraîchit l'air moite du soir  
Un éclair s'y perd

Du pré sous la lune  
Il disparaît dans les bois  
Le chien argenté

Désert étoilé  
La lune habillée de noir  
Infini lacté

Elle pousse et elle bat  
Les nuages et les secondes  
L'étoile de nos nuits

Filer comme l'étoile

Disparaître avec la lune

Attendre le jour

# Badaud

## 1. Géant Casino

Tronçons rouges et verts

Lumières, lumières, lumières

Retraités assis, silences et bourdonnements réguliers des machines

Sous les plafonds des yeux obliques

Observent

Des poches trop pleines

Des visages honteux, défaits ou malicieux

Dans des box dénudés

Crient

Une grosse mère, un vieux père

Trois enfants, hirsutes, sales et rigolards

Deux vigiles, l'un poing levé, l'autre bras tendus

D'un endroit isolé, caché

S'abat

La main gantée de noir

## *2. Psy*

Pousse, pousse, pousse, Démon des oubliettes

Que dire ?

Que faire ?

Que croire ?

Singes agglutinés sous ma carapace vomissant des mots

Ah, ah, ah, ah, AH, AH, AH, AH... !!!

Pousse, mais pousse donc encore ! !

Suppôt de Satan !

Rends-le

La Bête immonde

### *3. Nerfs*

Tu trifouilles, tu bafouilles, tu merdouilles

À chaque pas tu trépignes

C'est un signe, c'est un signe

Tu cherches, tu louvoies, tu descends

Dans la cave, sous ton lit, sans un cri

L'enfoiré, la salope, les indignes !

Digne...

Redresse-toi

Lève la tête

Ouvre les yeux...

Convulsions, crachats

PRENDS-ÇA !

#### *4. PMU*

Tables grasses, écran géant

Massés à la périphérie, en petits groupes

Trifouillant, gribouillant, maugréant

Affairés aux modestes cours de leurs modestes bourses

Chut !

Silence irréel, regards fixés là-haut

Chevaux volant au ralenti aux quatre coins de la pièce, suspendue

Jusqu'à la ligne finale

Explosion de joie, désolation des perdants

Retour aux tables grasses

Et au milieu, toujours, l'écran géant

## *5. Tram C*

Hôtel de Ville

Hi, hi, hi, hein ?

En français ?

C'est pas automatique

Faut appuyer dessus

Direction Le Prisme

Aujourd'hui je suis devenu addict aux vaccins

Prochaine station : Gustave Rivet

C'est con, non ?

C'est comme une névrose...

2018, 2019, 2020, 2021...

Gustave Rivet,

Direction Le Prisme

Comment tu dors ?

Ça va, ça va mieux

Prochaine Station : Vallier Libération

Direction Le Prisme

## *6. Librairie*

J'entre incognito, furtif, en chasse

Il me faut ce livre

Putain, ce livre-là !

Pas celui-ci, pas celui-là

Putain, je suis venu exprès pour ça !

Une nuit blanche, des heures de recherche pour la bonne traduction, le bon éditeur, le bon format...

Je me laisserai pas avoir, pas cette fois...

Ne pas s'arrêter

Ne pas regarder

Ne pas y penser

Ce livre, putain, et rien d'autre !

Il est là, bientôt là, dans ma main

Sous mes yeux,

Caverneux

## *7. Café*

Bang, bang, fin du précédent

Clac, clac, arrimage

Pichenette, presque une caresse

Glougloutements de l'eau

Parfums chocolatés, musqués

Tuyaux féeriques, chromes étincelants, tasses immaculées

Et tout à coup, là

Au bout de ce long cheminement qui débute sur les hauts-plateaux semi-désertiques de l'Éthiopie, qui passe ensuite par une usine surplombant la côté méditerranéenne de l'Italie, et qui s'achève ici, dans ce bistrot aux larges baies vitrées à la frontière entre deux communes périphériques de l'agglomération grenobloise

Et là, donc, coule, silencieusement

Le nectar

Noir

*8. Nuit*

Étoile et songe du matin  
Et tout le reste pour demain...  
Sage, actif, collectif  
Oups, oublié...  
Attentif, rigoureux, besogneux  
Belles promesses !  
Un œil à la fenêtre  
Une oreille dans ta bouche  
C'est louche  
Gamin  
Capricieux  
Tords-lui le cou !  
Mords-lui la main !  
Ou rendors-toi...  
Étoile et songe du matin  
Et tout le reste pour demain...

## *9. Vieux malade*

Main noueuse sur son front

Peau de porcelaine, veines bleutées et saillantes

Sous ses habits gris et beiges, des souliers noirs et trop grands

Ça va ?

Ça va mieux

Il se penche vers sa grosse fille qui tricote

Glisse à son épaule quelques mots inaudibles

Rires incompréhensibles des deux

Enfin

## *10. Chaise-roulante*

Salle d'attente, immobile

Ma foi, pour une fois, comme tout le monde...

Œil sombre, rageur, épiant tout regard

De travers

Bing

Œil pour œil, dent pour dent

Maugréant dans sa barbe

Quelques insultes

Bien senties

Jusqu'au départ

De ce pauvre marcheur, indélicat

## *11. Panneau publicitaire*

J'ADORE

Quelques feuilles mortes tournent au vent

Cinq corbeaux hoquettent au ciel

Leurs trois platanes dénudés

LIFE IS GOLD

Comme cette vieille à l'arrêt

Comme ce môme qui file vers où ?

Comme ce bus pile à l'heure

DIOR

*12. CB*

Un dernier regard, triomphal

Quand tu la sors

Morne

Glisse, et glisse encore

Des chiffres, des chiffres encore

Et au dos une date

Triste

De sa mort

### *13. Jeune caissière*

Teint pâle, visage poupin, pas trop maquillée.

Juste deux ou trois piercings, dont un, perle de métal noir, hypnotique, à la base de son nez, aquilin. Elle a travaillé, dit-on, au BHV de Paris, logeant là-bas dans un studio de neuf mètres carrés, pas trop cher pour la capitale, et, chose rare, jouissant d'une vue imprenable sur la Tour Eiffel.

Ici, dans cette banlieue grenobloise, on l'appelle la Parisienne.

Elle s'en fout.

De toute façon, cela fait bien longtemps qu'elle ne parle plus à ses collègues.

D'une main elle tripote la petite perle de métal noir à la base de son nez, de l'autre elle tapote sur l'écran lumineux qui lui fait face.

Silencieuse.

*14. Sol de WC*

Carrés noirs blancs

Figures géométriques

Fleurs rosaces mandalas

Successions aléatoires

Et parfois soudaines

Noirs unis

Blancs unis

Puits

Sans fond

## *15. Test*

D'un minuscule chapiteau, immaculé  
Aux abords d'une grande pharmacie, luminescente  
Jaillissent quelques bribes, virales  
QR code  
Antigénique  
Négatif  
PCR  
Positif  
Incubation  
Isolement  
Et devant la porte ouverte, ce vieil homme, silencieux  
Avec ses bottes en caoutchouc, crotteuses  
Sa salopette de travail, grise  
Son masque blanc et bleu, de travers  
Il attend  
Seul  
Le résultat

## *16. Jeep*

Alignement métallique bétonné quadrillé

Surface vitrée profondeur lumineuse

Volume chromé fonction dominante

Position assise confort optimal

Souplesse

Puissance

Prix

Alessandria Autos en lettres blanches

Fond noir couleurs sombres

Racé(e) ou rond(e) ?

Fille ou garçon ?

## *17. Chat mourant*

Adapté un temps à la vie  
Il suffoque à présent  
En proie à quelque toux  
Qui l'empêche de boire et manger  
Bientôt de respirer  
Et pourtant  
Pour tant son cœur palpite encore  
Sous sa fourrure épaisse et tiède  
Il ronronne un peu et griffe parfois  
Et son œil  
Son œil fixe et jaune  
M'enraîne avec lui  
Vers une fin sans fin  
Et son souffle  
Son dernier souffle  
Entre mes mains  
Seules désormais  
Et son œil  
Où est-il ?  
Où ?

## *18. Sentinelle*

C'est un soldat jusqu'au bout des yeux  
Sous ses lunettes bleutées son regard porte  
Au bout de la place  
Au coin de la rue  
Au détour d'un chemin  
Dans ses deux mains il tient  
Une arme bodybuildée  
Son canon scintille  
Sous les yeux indifférents  
Des passants

## *19. Autoportrait*

Veste bleue pantalon vert  
Souliers ou baskets  
Double espresso  
Instable  
Allongé silencieux radio internet  
Livres livres livres  
Lire écrire lire écrire  
Boulimique  
Grimper marcher pédaler  
Pêcher frapper  
Frapper encore  
Sans limite  
Double espresso  
Ici ou là  
Fatigue puis sursaut  
Encore et encore  
Pour qui ?  
Pourquoi ?

*20. Bistrot du coin*

Lumière douce  
Tamisée  
Voix murmures éclats  
Silences  
Entrelacs de mots de phrases  
Coulent  
Le vin pétillant  
Le café noir  
Le sirop poisseux  
Et Jacques il attend  
Il écoute  
Silencieux il se meut  
Derrière son comptoir  
Lumineux

## 21. Voisin âgé

Sa réalité devenait illusion.

Il y a quelques jours encore, taillant son arbre, il chassait des mouches.

Du haut de son escabeau, il les voyait voler sans fin au-dessus des branches dénudées, dans la lumière piquante d'un timide soleil de mars.

— Nombreuses comme elles sont, je n'en viendrai jamais à bout !

Agitant en tous sens ses bras blanchâtres et décharnés, il protégeait son arbre.

— Maudites bestioles ! Et vous, en bas, venez donc m'aider au lieu de vous tourner les pouces !

Sa femme préféra s'en aller à sa cuisine en haussant des épaules ; elle était fatiguée de tout ça.

Je me contentai de tenir mollement la base de son escabeau, qui tanguait dangereusement sous ses gestes énervés.

— Elles ne partiront pas, c'est trop tard maintenant !...

Il était enfin redescendu, comme chaque jour, l'air sincèrement peiné, abattu même.

Depuis qu'il est parti, je ne peux m'empêcher de songer à celles que lui seul voyait voler, ces derniers temps, dans la lumière du soleil, au-dessus de son arbre, si cher à son cœur.

*22. Tension*

Maudis livres, maudites bibliothèques

Rien de rien ne sortira

De vos mots accumulés

De vos rayons encombrés

Rien de durable

Rien de réel

Rien de rien

Que la solitude

Labyrinthique

### *23. Soldat sans retour*

Il souriait dans son uniforme un peu trop grand, un peu trop propre  
Le ciel était si bleu, lavé par le vent du nord  
Il a embrassé sa femme sur la bouche, son enfant sur le front  
La gamin hurlait dans les bras de sa maman, il n'avait pas encore un an  
Quelques voitures militaires ont klaxonné, il était temps de partir  
Plusieurs poings levés, des cris, sifflements, pleurs  
Vite couverts par le vrombissement des moteurs  
Et le noir des armes dans l'azur métallique

*24. On ferme*

Lumières éteintes pas les bouteilles dernière gorgée dernière tournée  
Alchimie mur liquide jaune vert orange juste derrière grisé oups  
Assis couché bientôt debout tanguent tanguent deux trois couples slalom  
Piste de danse laissez passer bande de connards circulez rien à voir  
Grognasse enculé pan-pan prends ça cogne cogne cogne encore  
Robes pantalons rouges noirs tâchés déchirés visages blancs tuméfiés  
Agité déchaîné forcené fou à lier dans ta gueule pin-pon pin-pon  
La patrouille ça dérouille tous en boîte rideaux baissés barreaux baisés

*25. Ukraine*

Brise légère  
Pluie passagère  
Le ciel est vertical  
Plombé  
Dans un arbre piaillent  
Deux trois oiseaux  
Aux plumes noires  
Brise légère  
Pluie passagère  
Il se retourne  
Face contre terre

*26. Reynold*

On n'avait pas dix-huit ans  
Quelques mondes derrières nous  
Des études à mener  
À finir pour certains  
J'étais l'un de ceux-là  
Appelez-moi Reynold  
Reynold le rêveur  
Reynold le sportif  
Reynold le timide  
L'obsédé aussi  
Pas facile les filles  
La frontière  
La barrière  
Elle est là  
Et toi Reynold  
Toi tu rêves  
Tu t'épuises  
Tu attends  
Seul contre tous  
Tes dix-huit ans

*27. Fatigue*

La vraie vie sert à ça  
C'est comme une espèce de lutte  
Farouche et misérable  
Courageuse et colérique  
À quoi bon pourquoi donc  
Un pas devant le jour d'après  
Les yeux zigzaguent sous la table  
Un deux trois ça repart  
L'autre vie, peut-être ?

## *28. Le fou et son horloge*

Il y avait comme en lui le tic-tac fou d'une horloge qu'on égorgé.

Il prit le parti d'en rire mais ça ne dura pas longtemps.

Sans cesse revenait en lui cet entêtant tic-tac.

Il en pleura de rage jusqu'à se faire mal physiquement.

Tic-tac, tic-tac, TIC-TAC.

Il joua l'indifférence et on le crut même mort.

Tic-tac, TIC-TAC, TIC-TAC.

Il partit pour de bon ou du moins le pensa-t-il.

TIC-TAC, TIC-TAC, TIC-TAC.

Jamais plus il ne revint alors on le laissa seul avec son horloge.

*29. J'ai essayé...*

De cacher quelque chose sous des draps en papier  
D'abriter des oiseaux dans les malles du grenier

J'ai essayé crois-moi et j'essaierai encore  
J'ai essayé tu vois et je n'en suis pas mort

De frapper sans y croire dans les mailles du filet  
De grimper quelque part sans atteindre les sommets

J'ai essayé crois-moi et j'essaierai encore  
J'ai essayé tu vois et je n'en suis pas mort

De claquer deux trois bises au détour d'un chemin  
De piquer deux trois crises dans le creux de mes mains

J'ai essayé crois-moi et j'essaierai encore  
J'ai essayé tu vois et je n'en suis pas mort

D'espérer tout perdre pour ne jamais gagner  
De lâcher des oiseaux vers un ciel étoilé

J'ai essayé crois-moi et j'essaierai encore  
J'ai essayé tu vois et je n'en suis pas mort

De saisir quelque chose qui jamais ne se rend  
De saisir quelque chose qui jamais ne se prend

J'ai essayé crois-moi et j'essaierai encore  
J'ai essayé tu vois et je n'en suis pas mort...

### *30. Littérature...*

Littérature, slip de bain

Littérature, caravane

Littérature, général

Littérature, trauma crânien

Littérature, sous des aspects cadavériques aux assonances vaguement nordiques

Littérature, crotte de chien

Littérature, carnaval

Littérature, panne

Littérature, générale

Littérature, comique troupier ou revanche des ratés

Littérature, plage

Littérature, baume du tigre

Littérature, savane

Littérature, lent reflux des marées après le solstice d'été

Littérature, grrr

Littérature, boum

Littérature, bang

Littérature, rond violacé sur tempe cendrée

Littérature, jeu

Littérature, un plus un

Littérature, fin

### *31. Derrière la vitre*

Roumaine, lituanienne, ukrainienne...

Trottoir du quai

Pont de la gare

Sourire édenté

Coiffure noire

Plaquée or

Un dé

Une carte

Œil oblique

Gamin chapardeur

Cri claque

Tunisienne, algérienne, marocaine...

Visage hagard

Long boulevard

Enseigne blanchâtre

Soumission

Une pièce

Un billet

Longue nuit

Aube blafarde

Matin froid

Voiture passe

Roumaine, tunisienne, lituanienne, algérienne, ukrainienne, marocaine...

### *32. La reine de la nuit*

Au fond du puits s'ouvre l'œil crépusculaire  
Dans l'arbre mort pend un dernier fruit rouge  
Détourne ton regard du jour finissant  
Des guirlandes d'étoiles étreignent la nuit  
Un roi s'éteint aux confins de landes asséchées  
Trouve la cape sombre de l'assassin sans visage  
Un battement de ses cils et l'eau bouillonne de présages  
Des montagnes brûlantes succombent aux assauts des torrents  
Pleure aux tourments du feu et de la glace  
Derrière les sommets déchiquetés la nuit s'invite  
Ses yeux gris sont piquetés de sang  
Envole-toi vers ces cieux inconnus  
Dans ton sommeil tu effleureras peut-être  
La lune blanche drapée de noir

### *33. Magie noire*

Sa peau est d'argile  
Son souffle d'or  
D'un battement elle bouscule  
Le train-train de nos jours  
Craquement sourd  
Incantation  
Soumission  
Sombre présage  
L'ombre a cédé  
Au ciel trop clair  
D'une nuit d'éclairs

*34. L'autre*

Son dos est d'or et d'argent, il ondule sous la pluie.  
Sa peau est glaçante, elle ruisselle de l'eau du ciel.  
Ne fixe pas ses yeux, ils sont comme deux planètes trop lointaines.  
Un geste de son bras, et c'est toute une ville qui se noie.  
Un simple sourire, et tu plonges à jamais.  
Tes nuits sont comme ses jours, pleines d'ivresse et d'ennui.  
Tu coules à ses côtés, méprisable et haï.  
Hagard, tu reviendras pourtant, à la surface, contempler son pâle reflet.

*35. Anar*

J'ai deux yeux gris perturbateurs  
Chien de la nuit ou doux rêveur  
Part d'inconnu inaccessible  
Deviens la cible qui seule te tue

Je suis l'ivresse et la folie  
Celui qui plie sous la caresse  
Celui qui mord dans l'allégresse  
Un mauvais sort et je me dresse

Je prends la rue qui elle me guette  
J'attends qu'elle tue puis je me jette  
Bleus de la vie sous ma peau mate  
Et dans mes pattes une chienne de vie

J'ai trois dribbles et deux neurones  
Je fais l'aumône avec ma bible  
Sucer des queues ou c'est la mine  
Fais donc la queue ou bien tapine

*36. Ritournelle abortée*

Illusions fantastiques

Secousses telluriques

Dommages théoriques

Un deux trois

Lève les bras

Tralala

Douceurs amazoniennes

Chaleurs hawaïennes

Pâleurs parisiennes

Quatre cinq six

Lève les bras

Trala...

### *37. Bien assez*

Un tout petit paradoxe  
Sans une pointe d'humour  
Se frayer un chemin  
Jusqu'au bout du jour  
Remettre à demain  
Toujours un peu trop tard

Esprit songe au clair matin  
Mots mêlés qui déroutent  
Piqués de vagues à l'âme  
Tempête au cœur du doute  
Briser toutes les rames  
Plongée sous un crâne

Tu la vois l'ivresse  
Tu l'entends la sagesse  
Vivre au plis du bizarre  
Canons de la beauté  
Les voûtes du hasard  
Dernier chemin passé

Connaître mille dépressions  
L'attelage des vieilles raisons  
L'envie et l'ambition  
Déluge de passions  
Des litres de bière pression  
Son lit et sa maison

Douceur vieille  
Catapulte sauvage  
Danse absurde  
Dormir sage

Oser payer  
S'asseoir vomir

Mains creuses  
Illusions de rien  
Creuser encore  
S'abriter  
Tourner  
Droit

*38. Pirouette*

lointain paysage boule de feu amarrage  
morne crypte licorne  
sable mou sable d'où  
œil qui pique pic et borgne  
largage des amarres démâtage au large  
feu qui roule boule de rage  
saint sage saoul  
pitre mord pis que mort

39. *Escalades (un)*

au bout d'un monde en bordure d'un massif au pied des montagnes non loin d'une vallée à la lisière d'une forêt sur les rives d'un fleuve une grande maison un escalier un grenier deux planches vingt prises mille passages

ronciers clairière déchets pointes lames rondeurs patine taille malice couardise traversée Vauban squat chiens alcool seringue faïence grimpeur branleur clodo braille conquérant coup de feu inutile chien mort fuite tour chemin retour

jeu rond friction mystère sable forêt grès labyrinthe circuit adhérence danse compression parade jeté raté plat KO dos misère fiction abandon question vœu pieu

#### *40. Escalades (deux)*

haut plateau pré vert sapins sombres vaches cloches longue bâtisse bois pierre piste boue touristes  
genépi touristes fondue touristes nuit blanche sous la falaise éclatante

cailloux blancs chemins terreux buis rabougris double corde nœud en huit chaussons serrés premier  
mètre premier point premier relais rocher fracturé rocher fissuré rocher compact dalle lisse bombé à  
trous colonne évasée dernier relais dernier point dernier mètre plateau neigeux souvenir vide

escale amoureuse éclat bleu blanc calme plat mistral crique étrave jaune marron col conque  
amarrage reflet blanc bleu miroir mer voile soirée langoureuse

air du sud air d'altitude air sauvage coulées bleues blanches jaunes noires calcaire dentelle couronne  
géante gâteau offert gestes lents d'un coup rapides cascade brise du soir soleil matin départ camping  
col dévers marche grimpe marche grimpe marche grimpe

#### 41. Alicante

C'était un ciel bizarre. Le vent venait du sud. De grands nuages roses et blancs, presque transparents, faisaient comme des mains ouvertes vers la terre.

On avait attendu la nouvelle année, le nouveau millénaire, perchés quelque part, au sud de l'Espagne, vers Alicante peut-être. Je ne me souviens plus très bien.

La nuit était trop claire, trop venteuse, trop froide. Des grappes d'oiseaux noirs passaient et passaient encore, filant toujours plus à l'ouest, sans doute vers l'océan.

Tout était possible car rien ne devait s'arrêter. On ne voulait pas mourir et il suffisait pour cela d'aimer la vie. Mon vieil oncle me l'avait souvent répété, de son lit d'hôpital.

Aux douze coups de minuit, il avait plongé d'un rocher vert de gris, dans une eau bouillonnante, qui jamais ne l'a rendu, le beau jeune homme aux grands yeux tristes.

Le soleil a percé le ciel, juste au-dessus d'une mer d'huile, sans un clapotis, sans même un battement d'aile. Et le premier jour était là.

Il aurait dû partir avec eux, ne pas rester seul, dans cette maison trop pleine de souvenirs, dans cette chambre d'un trop vieil enfant, sous ce plafond trop blanc.

On aurait pu voyager ensemble, vers de nouveaux pays, au gré des saisons, des rencontres, des visions, du rocher, du soleil, d'une mer à un océan.

Le soir, ici, tombait derrière des volets clos. Une première étoile accrochait la dernière feuille d'un arbre plusieurs fois centenaire.

Mon sourire grimaçant avait le goût amer des défaites, mon sommeil agité celui des illusions.

## 42. Tignes

Ils portaient les vêtements de leurs parents comme on porte de vieilles armures, peut-être pour conjurer le temps.

Un soleil, venu d'au-delà des montagnes, pointait sur eux quelques timides rayons.

Sur la neige, glaciale, il y avait une jeune femme, brune, qui pleurait sans raison. Tous les autres se contentaient de l'entourer, en silence.

Quand les remontées mécaniques ont commencé leur train-train quotidien, ils ont marché lentement, vers la première benne, dans un halo de neige pulvérulente.

Sur les pistes, ils glissaient sans effort, épousant tout autant les contours neigeux du relief montagneux que ceux, organiques, de leurs propres corps en mouvement.

Le soleil, au zénith, faisait fondre la neige des sapins. Dessous, ils mangeaient en silence. Leurs larges capuches, rabattues sur leurs têtes ébouriffées, les protégeaient de l'eau. Personne ne voyait que la jeune femme brune pleurait toujours.

Elle était la première à s'être levée. Elle avait réajusté les bretelles de son sac à dos, puis elle avait refermé les fixations de son snowboard, d'un claquement sec.

Ils l'ont suivie, peut-être parce qu'on ne laisse pas quelqu'un de sa tribu descendre seul, surtout pour sa dernière piste.

Le bus, vert pomme, partait à quatorze heures trente. Ils attendaient, en silence, debout au milieu de l'immense parking, tous vêtus de leurs simples armures.

Nul ne salua le visage rougi qui apparut succinctement derrière une petite fenêtre carrée du bus.

À l'intérieur, la jeune femme avait posé sa main, abîmée par le froid, sur son ventre rebondi. Elle se promit de revenir, l'hiver prochain, seule.

### *43. Écrins*

Des cieux il coule comme une masse blanchâtre, et, bientôt, nous sommes dedans.

Recroquevillés, serrés, emmitouflés, immobiles sur quelques centimètres carrés d'une marche taillée dans de la glace elle-même suspendue à la paroi rocheuse d'une montagne.

La barre des Écrins, ironie douce-amère de ton nom qu'on aime à se répéter durant ses longues heures d'attente dans la tempête qui dure, dure, dure.

Le jour, le soir, la nuit, le vent, les nuages, dehors le froid, dedans le chaud, vie basique, organique.

Deux corps inertes, silence forcé, peur rentrée, temps saccadé, sommeil interdit, enfin l'accalmie.

Des cieux se déchirent et quelques étoiles, amusées, apparaissent.

Nous nous sommes regardés, égarés, seuls et fatigués, sous un sommet, joyau, sans écrin.

#### *44. Saint Pierre*

Le long d'un câble, au travers d'une forêt, guirlande de bulles, pente herbeuse, recoins, chapelle, pause.

Le soleil peine à se maintenir, le village plonge dans l'ombre. D'une vallée englacée à l'autre, la brise du soir, elle, descend des plus hautes crêtes.

Nous montons une dernière fois tout là-haut. Combe noire, vieux pisteur barbu, sapins immobiles, télésiège hors d'âge. À mes côtés, ta silhouette rebondie, tes joues rosies par le froid, vif.

Thermos, chocolat chaud, madeleines trop sucrées, odeurs de gazole, neige noircie, parking envahie. Un mercredi, soir.

Le bus descend, il s'enfonce dans la brume. Encorbellement, fond de vallée, nuit qui tombe, musique nostalgique. Les yeux tournés, les yeux gênés. Tu ne souris plus, moi non plus.

#### *45. Saint Bruno*

C'est une place carrée dominée par une vilaine église aux reflets sombres. Des échoppes, des cafés, des rues étroites et rectilignes, où circulent des passants, des habitués, des acheteurs, des vendeurs.

C'est une place de marché où fusent les cris, les rires, les bruissements confus, les pas, les objets manipulés, malaxés, caressés. Les pièces s'échangent, les billets s'échangent, tout s'échange.

Derrière la vitre d'un café, je tourne une petite cuillère tordue dans un double expresso fumant.

C'est une place pour se perdre et se retrouver. La friture poisse les murs, les pâtisseries orientales débordent jusqu'au dehors, les fripes sont comme des montagnes qui sans cesse se font et se défont.

Les clamours des marchands semblent annoncer une guerre imminente.

C'est une place en périphérie du centre, il faut s'y perdre pour s'y retrouver, ou peut-être que c'est l'inverse, ou peut-être que je ne l'ai jamais vraiment vue, sentie, entendue, comprise.

Derrière une minuscule table, je porte à mes lèvres une tasse de café trop fort.

#### *46. Loco Mosquito*

Le problème vient du fait qu'il est tard, que deux ou trois amis m'attendent dehors, depuis au moins une heure, et peut-être plus, qui sait ?

Le problème se pose vers deux ou trois heures du matin, quand la salle se vide et que les portes se ferment, définitivement.

Le problème n'est pas si compliqué, il suffirait de ne pas y penser et de continuer à boire, boire, et boire encore.

Le problème pourrait finir quelque part, entre deux ou trois absences, après quelques soubresauts d'un corps plus vraiment là.

Le problème est récurrent, le problème est inquiétant, le problème s'invite chaque matin, et s'oublie chaque soir.

*47. Jacquette*

Gracile meuh-meuh, démarche massive, chaloupée, robe mordorée, yeux maquillées, ton coup de langue, rose et sonore.

Ma grosse amie, rêve de mes nuits, odeurs d'enfance, âcres, incrustées, lait du matin, fumier, crème du soir, berce mes jours.

Ma douce lointaine, gardienne du temps, vigile des champs, pluie, soleil de plomb, éternel œil, en coin.

Ma tendre mémère, tes meuglements, ta cloche amère, vrillent mes nerfs, jusqu'à l'extase.

Orage d'été, regard tranquille, oh, rage d'hiver, ton absence, belle inconnue, au cou divin.

*48. La mort*

C'est impressionnant la mort, ça vous laisse pantois, transparent, inaudible.

Dehors, le même bleu qu'hier.

Des mains, existent encore, peau de papier, belles, toutes les deux.

Sous les sourires, passagers, la longue guirlande, des émois passés.

Une tape, sur l'épaule, trois larmes, quelques mots.

Ils reviendront, demain, elle verra, si, elle peut.

La nuit seule se penche sur le dormeur solitaire, qui, comme toujours, rêve.

Un abri, une table, un lit, quelques visages.

Quand le jour se lève, tout est fini.

*49. La vie*

Un bruissement au cœur de ma main.  
Sa maison est ici,  
Sa maison est ailleurs.  
Je l'ai vu boire l'eau de maintes rivières.  
Désirs de l'enfance,  
Délires qui se creusent,  
Et ton œil est pareil qu'au tout premier jour.  
Regarde l'océan,  
Songes d'élans,  
Et dans le ciel  
L'oiseau s'envole.

*50. Le paradoxe*

Vous viendrez à mon enterrement ?

Ce sera long et chiant.

Il y aura un curé,

Quelques gens éplorés.

Les voix monteront au ciel,

Le cercueil ira en terre.

Dans deux ou trois heures

On parlera d'autre chose,

Enfin.

## *51. Fantasy*

Être civilisé

Poison du feu

D'une main il prend

De l'autre il reprend

Jalousie d'amour

Rien à ajouter

Briser sur sa nuque

L'anneau sombre et froid

Contrée du jeu

Lame extatique

Plateau aride

Guerrier solitaire

Charriot pénitentiaire

Montagne d'or

Il fuit

L'ombre du je

Vallée de poussière

Briseur d'os

L'arène et le cercle

Regard perçant

Délirant

Sec

Poussière

Il redeviendra poussière

Piège de l'ivresse

Voleur né

Sous les balcons dorés

Nuit sans fin

Éclat du jour

Beauté volée

Il rit

D'un cœur brisé

Louvoiement discret

Loup des steppes

Hagard

Il s'épuise

Il s'enlise

Confins gris

Ciel métal

Marche forcée

Bleu du ciel

L'ombre d'une hirondelle

À peine un regard

Tout juste un soupir

Il saigne

L'ivrogne au grand cœur

Haï

Béni

Jungle olfactive

Puanteur des cimes

L'envers du décor

Torpeur salutaire

Gribouillis rageur

Un plan

Il sent

Il s'arrête

Fille de la nuit

Beauté impossible

Panthère noire

Peau de nacre

Il la voit

Ébloui

Son passage

Soleil naissant

Tuer ses parents

Griffer bien des gens

S'ouvrir les veines

Il saigne

Il serre les dents

Soleil malicieux

Tout comme avant

Œil vide et vieux

Et dans ses bagages

L'ombre noire

D'un fou

Il noie son âme

Il attend ses armes

Et dans ses bagages

L'ombre noire

D'un fou

Polygone argenté

Sourire démoniaque

Il rit aux étoiles

Une force magique

Prison de verre

Briser une à une

Les chaînes

De son destin

Lutins de passage

Bons présages  
Hutte de papier  
Petits souliers  
Il rit  
Eux aussi  
De toutes les bonnes choses  
Qui auraient pu se faire

Petit enfant rêveur

Il garde en lui  
La magie du monde  
Brume d'été  
Hiver câlin  
Automne songeur  
Printemps d'une vie

Soupirs  
Un deux trois  
Coups de poing  
Courir  
Quatre cinq six  
L'air de rien  
Mourir  
Sept huit neuf

Irrésolu  
Fragments  
Lutte  
Il doit  
Penser  
Le pour  
Du contre

## 52. Bourdelais

*Hameau charentais aux origines médiévales, dont le nom provient peut-être de « bord de l'eau ». Il est vrai qu'ici la Tiarde se jette dans le Son-Sonnette, qui lui-même se jette dans la Charente.*

### L'Essac

C'est un grand trou d'eau vert et profond, transparent là où le soleil plonge du haut des arbres. Il y a, tout autour, un muret de pierres blanches et grises, percé en deux endroits par le flot vigoureux d'une petite rivière.

#### Le Son-Sonnette.

En amont, une vieille vanne étroite et rouillée, à demi-ouverte, sous laquelle jaillit une épaisse langue liquide. En aval, un lit de galets ronds et lisses, sur lequel bruisse une eau claire et mousseuse. Plus loin encore, à la limite du regard, la rivière reprend son cours normal, lent et tortueux.

Elle coule au milieu des racines à nu, noires et poisseuses, sous la frondaison de grands arbres sombres et tordus par les vents d'ouest. Elle se jette ensuite dans une plus grande rivière, un fleuve côtier paraît-il.

#### La Charente.

### Les Fontenelles

Le long d'une petite route, quatre ou cinq maisons, toutes en pierre, adossées à un talus sec et ensoleillé. On dirait des habitations troglodytes. Elles sont, paraît-il, infestées de vipères, qui font leurs nids dans les interstices des murs et rampent tout autour, tantôt à se réchauffer sur les hauteurs du talus, tantôt à s'abreuver du côté de la rivière, un peu plus bas.

#### Le Son-Sonnette.

Entre la route et la rivière, il y a une curieuse zone humide, mélange de prés à demi-sauvages, de buissons impénétrables et de grands peupliers blancs qui s'agitent mollement au vent. Il y a aussi, bien dissimulés dans le paysage, deux ou trois trous d'eau, profonds et obstrués par une dense végétation aquatique. Ce sont, dit-on, des résurgences de la rivière.

#### Le Son-Sonnette.

C'est ici que viennent boire les vipères, quand elles ont soif, la nuit.

### L'église de Mansles

En bordure d'une petite place, coincée entre deux ruelles et une route, posée sur un point haut de la ville, sans cesse elle échappe au regard. Quelques platanes la noient de vert. Elle a pris le teint gris-noir des bâtiments tout autour. Elle a perdu son accès à la rivière, pourtant toute proche.

La Charente.

De longs filaments verts y ondulent nuit et jour, sous les arches d'un grand pont de pierre. Des bancs d'innombrables poissons aux dos argentés mangent ici, puis retournent vers les profondeurs sombres de la rivière, plus en aval.

La Charente.

De là-bas, entend-on encore le son mat et puissant de la cloche, la rondeur métallique de son chant ?

### Le bois de la Garenne

Des buis sans cesse ouvrent et ferment l'allée couverte ou découverte...

À l'orée d'un bois, une carrière de pierre. Des pins parasols s'élèvent le long d'un coteau sec et ensoleillé. Au fond d'un vallon humide bruissent d'innombrable fleurs d'eau, caressées par le va-et-vient des libellules. Ombre et lumière. Ruisseau.

La Tiarde.

Quelques vieux châtaigniers isolés protègent le minuscule cours d'eau du soleil. Une étroite prairie file jusqu'au pied des premiers arbres. Serrés et immobiles, ils forment comme un rempart infranchissable. Déjà, le vent d'ouest s'est levé. Le bois s'agit. Lumière et ombre. Pénombre.

Des buis sans cesse ferment et ouvrent l'allée couverte ou découverte...

### Le bac de Lichères

Au bout d'un chemin, tout en bas d'un hameau, au bord d'une rivière, un bac attend, impassible, dans le courant léger.

De l'autre côté de la rivière, un coteau sombre, boisé, d'où affleure un mystérieux rocher. Plus haut encore, un autre hameau, au nom inconnu.

De ce côté, une prairie ensoleillée, de grands saules pleureurs, quelques maisons blanches, bien alignées, le long du cours d'eau.

La Charente.

Un câble, en fait non, deux câbles, dont l'un pourvu d'un ingénieux système de poulies. Ce dispositif permet de ramener l'embarcation à bon port, si besoin.

Au moment de quitter la rive ensoleillée, ça grince, ça craque. Puis ça file, silencieusement, doucement, au fil de l'eau. Au milieu, le courant devient plus fort.

La Charente.

Des profondeurs sombres de la rivière, on ne distingue rien. Seules quelques bulles remontent à la surface, ici ou là, comme par surprise. Vase qui ferment ou poisson qui fouille ? On ne sait pas.

Soudain, ça craque, ça grince, l'autre rive est là, la terre ferme. Poursuivant notre marche le long d'un chemin ombragé, on laisse l'embarcation et la rivière derrière nous.

La Charente.

### Le grand trou d'eau

Pour s'y rendre, c'est tout un voyage, une épopée. La route déjà. Ça monte, ça descend, ça monte, ça descend... On passe un hameau, un bois, un ruisseau.

La Tiarde.

Puis des champs, un plateau venteux, encore des bois. À l'ouest, droit devant, une petite église romane, bien blanche. Lichères. Un peu plus bas, à l'abri des regards, une rivière.

La Charente.

Une piste fait suite à la route. Elle descend vers l'eau. Terreuse, caillouteuse, elle franchit la rivière au niveau d'un large gué.

La Charente.

De l'autre côté, on est comme sur une grande île, délimitée par deux bras de la rivière.

La Charente.

On quitte la piste pour longer un champ en friche, dévoré par des chardons bleus. Plus loin, on rejoint une autre piste, un autre champ, cultivé celui-là, puis un autre gué, et un banc, posé ici comme par hasard, un peu en amont du grand trou d'eau.

La Charente.

Après avoir enlevé nos habits, vite déposés sur le banc, on remonte la rivière, d'abord peu profonde. On marche dans l'eau, sur quelques dizaines de mètres, puis on se baigne à l'endroit où on n'a plus pied.

La Charente.

### L'ancien pont de bois

Il n'y a pas une planche pareille que l'autre et beaucoup manquent à l'appel, si bien qu'on voit l'eau s'écouler sous nos pas avec une certaine appréhension.

Le Son-Sonnette

Deux troncs ébranchés et à peu près parallèles constituent l'armature bringuebalante de la première partie du pont. D'un côté, les deux troncs s'appuient sur une rive sableuse. De l'autre, ils reposent sur un îlot dont le peu de terre résiste au courant grâce à la présence d'un unique arbre dangereusement penché vers l'aval.

Deux poutres, sans doute récupérées sur les restes d'une quelconque charpente, assurent la jonction entre l'îlot et l'autre rive. Cette seconde partie du pont est, comme la première, pauvre en planches.

Une nuit d'automne, après trois jours d'une pluie ininterrompue, la rivière a débordé, comme souvent ici, à cette période de l'année, inondant les grandes prairies tout autour, arrachant l'arbre et son îlot, emportant les deux parties du pont de bois.

On a retrouvé quelques morceaux à l'Essac, et même, paraît-il, vers la confluence du Son-Sonnette et de la Charente, deux kilomètres plus loin.

Le pont de bois n'a jamais été reconstruit.

### Les grandes prairies

Elles s'étendent au-delà de la rivière.

Le Son-Sonnette.

Il y a celles, en herbe, où jadis paissaient quelques troupeaux de vaches et de moutons. Il y a celles, striées de haies épaisses et épineuses, où sans arrêt s'égaillent des nuées de petits oiseaux piailleurs. Il y a celles, reprises par les marais et leurs étranges plantes d'eau, où bruissent d'innombrables joncs verts et marrons agités par les vents d'ouest.

C'est là-bas que coule ce ruisseau si minuscule qu'il ne semble jamais vraiment exister.

La Tiarde.

Autour, la prairie et l'eau ne font plus qu'un. C'est une zone inatteignable, infranchissable, infestée de vipères et de ragondins, survolée par des oiseaux migrateurs qui filent vers l'océan, vers l'ouest.

Parfois, ils se posent là, quelques minutes ou quelques heures, silencieux et immobiles dans l'herbe grasse.

### Le moulin du Geai

C'est un bâtiment fait de pierres et de briques, haut et long, imposant. On dirait une usine désaffectée. L'eau coule sous son flanc ouest.

La Charente.

De son ancienne roue, on ne distingue plus rien. Vers l'autre rive, l'eau s'écoule en cascade, par dessus une interminable digue, bizarrement construite dans le sens du courant.

La Charente.

Quand on marche sur cette digue quelque peu vertigineuse, on voit pour ainsi dire deux rivières. À gauche, celle, calme et profonde, qui servait au moulin. À droite, celle, plus nerveuse, qui poursuit son cours en une mince lame d'eau déformée ça et là par les nombreux cailloux qui tapissent le fond de son lit.

### Le petit trou d'eau

Il n'a pas la majesté de l'Essac, son voisin, mais lui est naturel. Un courant vif semble l'avoir creusé dans un banc de gravier. Il est là, simplement, comme ça.

Sa berge est raide, pleine de racines tortueuses et de terre noire. Sa profondeur est modeste, un mètre tout au plus.

Un saule pleureur le caresse en surface, tandis que de minuscules vairons beigeâtres frétillent vers le fond, à la sortie du courant. Plus en amont, il y a un gué, et jadis un pont de bois, qui permettait de traverser la rivière, à sec.

Le Son-Sonnette.

Sous de grands peupliers blancs, des frênes et quelques chênes, assis au bord du trou, les pieds dans l'eau, on se sent soudain seul avec la rivière. On s'imagine rester là, en sa compagnie, pour toujours.

### 53. Tonnerre

*Ville de l'Yonne dont le nom vient peut-être des mots celtes Torn et Dour, respectivement divinité locale et lieu près de la rivière. Une chose est sûre, il y a, au cœur de la ville, la Fosse Dionne, où l'eau jaillit naturellement des profondeurs de la terre, avant de se jeter, un peu plus loin, dans l'Armançon, une rivière qui alimente le canal de Bourgogne.*

#### L'arbre couché

Il continue de pousser bien droit, mais presque à l'horizontal, perpendiculairement à la rive gauche. Un jour, sans doute, a-t-il été couché par les vents violents d'une tempête, ou alors par les courants rageurs de la rivière en crue.

L'Armançon.

En été, c'est un coin de pêche bucolique, presque idéal. On y est à l'ombre d'un épais feuillage. Le tronc de l'arbre, large et creux, offre au pêcheur une assise confortable.

Les branches, hautes et nombreuses, font au-dessus de vous une voûte vert foncé, percée ici ou là par la lumière. Des oiseaux de toutes sortes semblent y tenir une perpétuelle assemblée. Le soleil tache d'or et d'argent la surface sombre de l'eau.

L'Armançon.

Pour s'y rendre, il faut quitter une large route, puis suivre une piste terreuse, qui finit sous un vilain pont bétonné. L'arbre couché attend, un peu plus loin, en aval, comme caché dans la rivière.

L'Armançon.

#### Le Grand Large

C'est une courbe, presque un virage à angle droit, qui fait suite à une longue portion rectiligne, de plus d'un kilomètre de long. Juste après, c'est Tonnerre.

Le canal.

Durant un hiver particulièrement froid, il y a bien longtemps, l'eau avait gelé sur une grande épaisseur. Il paraît qu'un hurluberlu s'était mis en tête de traverser ce bief, avec sa voiture de sport, une décapotable.

Il a réussi à descendre sur la glace, mais jamais il n'a pu remonter, ni d'un côté, ni de l'autre. Il a fallu qu'un tracteur vienne tirer sa voiture jusque sur le chemin de halage.

Le canal.

Cet hurluberlu était, paraît-il, le fils du pharmacien de Tonnerre. À cette époque, d'autres habitants, nombreux, faisaient du patin à glace, sur ce même bief. C'était même devenu une habitude, lors des hivers rigoureux.

Comme son nom l'indique, l'endroit est large. C'est sans doute pour cela que petits et grands aiment à glisser sur cette vaste étendue d'eau soudainement figée par le froid.

Le canal.

#### En haut de la Cascade

Un long quai bétonné lui donne des faux airs de port maritime. De plongeoir plutôt ! Dès les beaux jours, ici, de jeunes enfants sautent, sautent et sautent encore, dans l'eau toujours fraîche de la rivière.

L'Armançon.

En arrière, de l'herbe grasse, des tables de pique-nique en bois, des arbres. Vers l'autre rive, où l'eau est plus profonde, deux ou trois plateformes, bricolées avec trois fois rien et fixées tout en haut d'autre arbres, qui surplombent la rivière.

L'Armançon.

Là-bas, les plus grands se jettent littéralement à l'eau.

L'Armançon.

Entre les deux rives, des nageurs, plutôt des adultes, vont et viennent, en long, en large et en travers, au milieu du brouhaha des enfants, dans l'eau toujours fraîche de la rivière.

L'Armançon.

#### Les deux plongeurs

Voile bleue, typhon immobile, antre aquatique, puits sans fond, labyrinthe de pierre et d'eau...

La Fosse Dionne.

Ils n'étaient que deux, un Anglais et un Belge, si gauches, si lents, si engoncés dans leurs combinaisons noires et rouges, si alourdis par leurs nombreuses bouteilles d'oxygène. C'était un jour d'août et ils s'apprêtaient à plonger dans l'eau.

La Fosse Dionne.

Réseau karstique, source vauclusienne, succession de galeries, d'étroitures, de siphons...

La Fosse Dionne.

Ils ont lentement disparu dans les profondeurs bleu menthe du trou d'eau, oh, pas longtemps, tout au plus dix minutes. À peine partis, on les a vus réapparaître, au même endroit, tout aussi lentement, masses noires fantomatiques et quasi statiques remontant à la surface de l'eau.

La Fosse Dionne.

Un problème technique, paraît-il. Ils replongeront demain, peut-être.

### Le bief d'Épineuil

Il est le plus court mais lui possède un port, et même une capitainerie, de nos jours plutôt une buvette, surtout à destination des cyclistes, bien plus nombreux que les bateaux. Sur l'autre rive, des entrepôts désaffectés, un silo en ruine, les vestiges d'un passé révolu. Les quelques péniches à encore naviguer ici ne sont plus que touristiques.

Ici, comme dans les autres biefs, des plantes aquatiques envahissent l'eau, ne laissant vers le milieu qu'un étroit passage aux rares bateaux. Le réchauffement climatique n'y est évidemment pas pour rien. L'eau, miroir de la vie qui change...

Le canal.

Du côté du port, quelques épaves semblent attendre d'hypothétiques repreneurs. Une dizaine de joueurs de pétanque animent le quai désert. Un pêcheur solitaire marche d'une écluse à l'autre, lançant ici ou là une cuillère argentée, qu'il ramène aussitôt, en moulinant avec une régularité de métronome. Perches, sandres, brochets, tels sont les carnassiers qu'il peut espérer prendre ici.

Le canal.

Cinq vélos passent sur l'ancien chemin de halage, une écluse s'ouvre, le cochonnet est lancé, la cuillère aussi. Une autre cuillère plonge, dans un café noir, un double expresso, à la buvette, de la capitainerie.

### En bas de la Cascade

Virgule de tout petits galets, presque du sable, plage miniature, eau qui mousse, courant joyeux, tournicotant. Plus loin, de blocs en blocs, courant qui pousse, ballon qui flotte.

L'Armançon.

Suivre la danse, se voir poisson, araignée d'eau, ballon qui flotte. Là-bas, l'île perdue, arbre penché, racines à nu.

Explorer, se perdre, y croire.

L'Armançon.

Au-delà de l'île, loin de la plage, plus en aval, eaux profondes, courants forts, tourbillons, vents mauvais. S'interdire d'y plonger, d'y nager, d'y aller.

Désormais seul, pris par la rivière, un ballon, qui flotte.

### L'église Saint-Pierre

Elle domine Tonnerre de toute sa magnificence décatie. Pour s'y rendre à pied, on peut emprunter deux escaliers, l'un raide, l'autre moins, qui s'élèvent au-dessus d'un trou d'eau bleuté, en plein cœur de la ville.

La Fosse Dionne.

Dans la montée, quelle qu'elle soit, il y a de nombreuses maisons en ruine, parfois si petites qu'on peine à concevoir leur utilité d'antan : atelier de potier, cabane de chevrier, abri de jardinier ? En bas, on ne distingue plus que le flot limpide d'une très courte rivière. Elle prend sa source dans le trou d'eau bleuté, désormais caché par le toit circulaire qui l'entoure. Il y a, là-dessous, un lavoir, lui aussi de forme arrondie, et alimenté par l'eau du trou bleuté. Autrefois, les femmes de Tonnerre venaient y laver leur linge.

La Fosse Dionne.

Les deux chemins débouchent sur un jardin étagé ou un bois en pente douce. La masse imposante de l'église se fait partout sentir. Bien ancrée tout en haut de son promontoire rocheux, à la fois haute et large, terrienne et aérienne, figée dans le sol et le ciel. Ses innombrables moulures rococos, blanchâtres et grisâtres, pour la plupart endommagées, lui donnent cette allure de monstre fantastique, comme un dragon de pierre passablement déglingué. On aimerait tant voir celui-ci descendre jusqu'au trou d'eau, s'abreuver à cette eau bleue comme le ciel, une eau qui, pourtant, sort tout droit de la terre.

La Fosse Dionne.

### Arcot

Il faut sortir de la ville, rouler sur plusieurs kilomètres, le long d'une route rectiligne. Sur le côté droit scintille une eau verte, plissée par un vent léger venu du nord.

Le canal.

Il y a une écluse et, juste à côté, une petite maison encore habitée. Quelques chiens hurlent, à l'arrière du bâtiment. Plus à l'est, des marais, des prairies humides, des haies. À l'ouest, un coteau boisé, quelques vignes. Entre les deux, la route.

Et le canal.

Quand on marche sur l'ancien chemin de halage, il y a, au-dessus de nous, de grands peupliers blancs qui font comme une arche haute et bruisante d'air et de soleil. Les deux rives, au loin, semblent se rejoindre et se perdre dans la végétation du bord de l'eau.

Le canal.

Quand on décide de s'arrêter, il n'y a plus que des ombres mouvantes qui jouent avec le soleil. L'eau pour seul horizon, avec son reflet calme et apaisant, hypnotique.

### Sous le pont

Il y a le grondement des voitures, juste au-dessus, et celui des trains, qui passent un peu plus loin. Les jours de pluie, on y est à l'abri. C'est bien là son seul avantage. Ici, l'eau est profonde, presque stagnante.

L'Armançon.

On y prend surtout des poissons de vase : tanches, brèmes, plus rarement des carpes. Il y a aussi quelques espèces hybrides, comme la brème carpée : mince et gluante comme la brème, plastronnée de grosses écailles dorées comme la carpe. Ce sont des poissons des jours de pluie, qu'on fera cuire longtemps, au four ou à l'eau bouillante, avec beaucoup d'assaisonnement, de l'oseille surtout. On en rejette pas mal dans la rivière.

L'Armançon.

La pluie s'est arrêtée. Il est bientôt midi. Deux trains filent au loin, l'un vers Dijon, l'autre vers Paris. Une voiture vient de passer sur le pont. La nôtre.

### Le brief de Dannemoine

On parle souvent de ses sources chaudes et froides, qui alimenteraient le brief par dessous. Nul ne sait vraiment où elles se trouvent. Les premières empêcheraient l'eau de geler, en hiver. Les secondes la garderaient toujours bien fraîche, en été.

Le canal.

Il y a aussi, de part et d'autre, de grands sapins, qui donnent à l'eau une couleur vert sombre, presque noire. Avant midi, les ombres des arbres se rejoignent vers le milieu du bief, ne laissant passer sur l'eau qu'un mince filet de soleil.

Le canal.

Après l'écluse de Tonnerre, ce bief est d'abord une grande ligne droite, d'un kilomètre environ, ensuite un coude, et enfin une autre grande ligne droite, jusqu'à l'écluse de Dannemoine. Entre les deux, il y a un joli pont de fer, construit en mille huit cent quarante-deux. Il permet aux paysans de rejoindre les prairies d'élevage et les champs de culture, qui s'étirent de l'Armançon jusqu'au canal.

#### *54. Saisons*

C'est le temps cadavéreux, folle ivresse d'une face creusée, cassée, rongée, tendue vers le soleil.

Platane tournoyant, rugissant, rougissant, sous les caresses d'une église à l'envers, plantée à même le sol.

Bourgeons d'or, semences d'argent, folle douceur du lait qui coule à la bouche, croissance cristalline.

Désir de pause, dépose, en ton matelas blanc, cotonneux, la courbure d'un dos, l'arrondi d'une fesse, ta jambe dépliée.

*55. Soir*

Quand on s'élève au-dessus du temps, vagabond céleste, avec pour seul écran la nuit étoilée,

Quand brille au bout du doigt l'ours malicieux, satin noir, trou délicieux, d'où jaillit l'or des dieux,

Quand l'ombre féconde s'empare des lunes, dessine une rune, robe mortuaire, linceul de vie,

Fermer les yeux, ne plus rien voir, qu'un astre blanc, scintillant, d'or.

56. *Nuage*

Souplesse de coton, éclairage de star, dessous noirs, fesses blanches,  
Faces mouvantes, seule subsiste, au sol, l'ombre gracile, de son énorme dos.  
Poudre d'eau charmante, éclat gris, brise fraîche, qui soudain s'éteint.  
Derrière, sans fin, l'immensité du ciel, trop bleu, trop lumineux, trop triste.

## *57. Jet-setteuses*

Même chevelure blonde, peroxydée, moue épuisée, tatouages criards, noirs ou colorés.

Même démarche mal assurée, fin de soirée, robe moulante, un peu froissée, mal fermée.

Même voix pâteuse jamais anxieuse, regard sur rien, rire mécanique, ironique.

Même obsession, à chaque instant, pour se coiffer, pour se changer, pour se poudrer, avant le soir, se coucher tard.

## *58. FlixBus*

Il a reculé, hésitant, jusqu'à percuter un BlaBlaCar.

Cris, regards anxieux, agitation.

L'un allait à Turin, l'autre à Lyon. Tout deux arboraient les noms de leurs compagnies, en grandes lettres blanches sur fonds colorés. Tout deux allaient partir avec le même retard, de dix minutes environ.

*59. Je*

Je regarde derrière les portes, sous les lits, je mens effrontément.

J'aime Gainsbourg (le père et la fille), André Agassi, Jeanne d'Arc, Kurt Cobain, Juliette Binoche, Reinhold Messner, Marie-Madeleine, Jésus.

Je suis mendiant et chevalier, sportif immobile, amoureux transis.

J'ai peur de tout et de rien.

Je vis en attendant la mort.

## **Mort vivante**

### *1. Dernière demeure*

Ton ombre est ailleurs  
Pilote d'un château perdu  
L'écran noir d'une très vieille série  
Un lit médicalisé remplit toute la pièce  
Des cartons poussiéreux sous une couverture jaune  
Nous ne marcherons plus avec les chiens fugueurs  
Nous ne crierons plus avant de sauter dans l'eau  
Ton regard pris par la cime des arbres jamais plus ne descendra dans la cour carrée où la grande table est dressée sous les tilleuls  
L'espace d'un instant  
Ta voix de fausset  
Ton regard noir  
Ton pyjama à carreau  
L'ombre délicate  
De la vigne vierge  
Sur la pierre blanche

## *2. Face à son destin*

Torse de Goldorak

Un faux air de Charles Ingalls

Sur les plages de Mauritanie

Jamais tout à fait avec nous

Dans sa caisse à outils

Derrière son masque de soudeur

Jamais tout à fait dans les clous

Pêcher à la main

Conduire sans ceinture

Jamais très drôle

Sourire désabusé

Regard d'acier

Un collier de pierres

Blanches

Et noires

Et rondes

Un bracelet argenté

Au poignet droit

Il se tient debout

Seul

Les pieds dans le sable

De l'océan

### *3. Bourru solitaire*

Caramel beurre salé

Voix rauque

Endiablée

Guitar hero

Déglingué

Tantôt marin

Tantôt berger

Pluies de la lune

Danseur de dunes

Il n'en reste qu'une

Chienne de vie

Chienne d'une vie

À t'écouter

#### *4. La sauterelle*

On l'aurait bien vu en finale des JO

Elle avait la même foulée que Marie-Jo

Jambes immenses

Corps filiforme

Cheveux blonds

Presque blancs

Yeux bleus

Délavés

Elle grimaçait l'été ça nous faisait rire le matin dans nos bols de muesli les vaches lui faisaient peur  
les chiens aussi les abeilles pareil mais qu'est-ce qu'elle courrait vite et loin et longtemps

On l'aurait bien vu en finale des JO

Comme Pérec

Elle démarre au coup de feu

Elle part lentement

D'abord noyée dans la masse

Puis elle surgit vers l'avant

Au dernier virage

Ne faisant qu'accroître son avance

Sa foulée de rêve

Longue

Majestueuse

Implacable

Jusqu'à remplir

Tout l'écran

De sa présence

## *5. Vieille*

D'elle il ne restait presque plus rien  
Des jambes comme des allumettes  
Une peau comme du vieux bois  
Ces mains griffaient les poignées en plastique d'un déambulateur  
Son dos osseux  
Perdu sous l'étoffe légère  
D'une blouse colorée  
Des pas menus  
Saccadés  
Des épaules pointues  
Figées  
Un cou bloqué  
Un fichu à fleurs  
Parfaitement noué  
Sa peau blanche et parcheminée  
Ses joues creusées  
Et l'éclat bleu azur  
De tout petits yeux

## 6. *Vieux*

Un corps de fer

Il avait été boxeur et skieur

Artilleur

Puis il avait fait du fric

Installation et maintenance

Des premières caisses automatiques

Il y en avait de plus en plus

Dans les grandes villes

Les stations de ski

Lui habitait Grenoble

En plein centre

Il y avait acheté une grande maison

Il y vivait seul depuis longtemps

Sa femme était morte à soixante ans

Sa fille unique à dix-huit

Lui à quatre-vingt-douze

Seul

Donc

Dans le grand salon

De sa grande maison

## *7. À l'hôpital*

Il dormait presque tout le temps  
Sommeil parfois lourd parfois léger  
Tressaillement sur son front  
Bref mouvement de sa paupière  
Ronflement qui s'allonge  
S'éternise  
Dernier souffle  
Non  
Inspiration succion  
Râle rauque  
Gesticulation  
Tremblement  
Une main froide  
Un front humide  
Recroquevillé  
Fœtus cadavérique  
Expiration  
Délivrance  
Enfin immobile  
Ronflement à nouveau  
Et le temps  
Lui  
Qui s'éternise

## *8. Les platanes de la place Saint Bruno*

Il n'y a pas de plus beaux arbres qu'ici  
Au soleil ils font comme un ciel végétal  
Percé de lumière  
Ils s'ébrouent sous la pluie  
Et scintillent avec elle  
De mille gouttelettes  
L'écorce de leurs gros troncs fait comme un patchwork grumeleux  
Tout en nuance de vert et de gris  
Le vent berce leurs larges feuilles d'un délicat froufrou  
Drôle de mélodie qui débute quelque part  
Pour finir ailleurs  
La nuit rend tout ça immobile  
Tourné vers les étoiles  
Absent au jeune homme pâle  
Casquette baissée  
Adossé à l'un de ces si beaux platanes  
Il perd du sang  
D'un trou rouge à son flanc droit

## *9. Pote d'enfance*

Chair molle  
Et pâle  
Et grasse  
Et rosée  
Deux yeux bleu clair  
Qui fixent sans fixer  
Un corps lourd  
Musclé et gras à la fois  
Son étrange rire de fausset  
Sa gêne juste après  
Ce visage souvent triste  
Puis joyeux  
Puis triste à nouveau  
Sa manière de frapper la balle  
Directe  
Rageuse  
Comme un dernier coup  
Comme le dernier coup  
Sa manière de jouer de la guitare  
Jamais plus de quelques minutes  
Du Cabrel  
Du Nirvana  
Deux ou trois accords  
Juste pour dire  
Qu'il a aimé ça

*10. Seb*

Des dents comme des ciseaux

Ouverts aux quatre vents

D'Ardèche ou d'Italie

Son étonnant rire

Bouche grande ouverte

Il se rêvait guide

Prof

Paysan

Confiant

Content

Partant

Son regard gris pâle

Amusé

Amusant

Derrière

Pointait

Pourtant

Le reflet fixe d'une ombre noire

Le puits sans fond de sa pupille

L'enfance bleue de ses désirs perdus

L'ivresse sans fin

L'appétit contrarié

D'un ogre de papier

## *11. À l'église*

Jamais sans son veston  
Jamais sans son maillot de corps  
Après-rasage mentholé  
Ventoline dans la poche  
Au cas où  
Mocassins vernis  
Bas de pantalon impeccablement repassés  
Chaussettes en lin  
Chaudes et confortables  
C'est le matin  
Une brume froide  
S'accroche à son potager  
Déserté  
La pendule indique treize heures  
Personne ne l'a remontée  
Au loin sonnent les cloches  
C'est le glas  
Tout est en ordre  
Les enfants sont là  
Assis devant  
Le cercueil est immobile  
Clos  
Seul tourne  
Tout autour du défunt  
Un vieux curé barbu  
Pieds nus dans ses sandales en cuir  
Il psalmodie  
Agite un encensoir  
D'où s'échappe  
Une légère fumée blanchâtre  
Vaguement épicée

## 12. Copain d'été

Il avait la rage des enfants  
Le calme froid du vieux sage  
Il était d'un an mon aîné  
Cheveux très bruns  
Œil noir  
Bouche moqueuse  
Toujours à ruminer des conneries très sérieuses  
Lieux interdits  
Granges  
Forêts  
Rivières  
Dans les pas des pêcheurs  
Des chasseurs  
Dans le sillage d'un tracteur  
Celui de la ferme d'à côté  
Odeur écœurante du gasoil  
Deux roues immenses et crantées  
Une cabine perchée  
Longue remorque d'acier  
Montagne de bottes de paille  
Comme l'éphémère château  
De notre enfance

### *13. Pas comme ça*

Curieux rêve  
Ou souvenir  
Ou réalité  
Grandes baies vitrées  
Encadrées de bois clair  
Des lits d'hôpital  
Des sièges d'hôpital  
Des tables d'hôpital  
Des corps décharnés mais vivants  
Épuisés mais souriants  
Souriants malgré la fin  
Proche si proche  
Celui-ci  
Sourire édenté  
Bout de cuisse blanchâtre  
La mains posée sur un drap  
Il est immobile  
Le sommeil qui s'en va  
S'en vient  
Un doux sourire comme celui d'un enfant  
Lumière du corps  
Du dehors  
Tombe la nuit  
Tombe  
Tombe bien vite

#### *14. Si belle*

Rigoler  
Rigoler c'est la vie  
Il ne reste plus que ça  
Large visage  
Brume solaire  
Photos  
Dents blanches  
Carnassières  
Santé de fer  
Sous la neige  
Souvenirs  
Longues journées sans fin  
Sans bruit  
Sans but  
Marcher grimper skier  
Présence  
Peut-être encore du temps  
Ta peau lisse ou granuleuse  
Absence  
D'une étreinte  
D'une parole  
D'un geste  
D'un sourire  
D'un regard  
Ta crème solaire coco  
Tes lunettes noires Vuarnet  
Au sommet  
Tes bras ouverts en croix  
Tournés vers le soleil  
Il a happé  
Ton vrai visage

## *15. Un petit coin de paradis*

Étagement sonore

Doigts boudinés

Sourire bête

Long périple

Galette jaune

Hugo Boss

Poisson frit

Pipi platane

Torpeur d'hiver

Été plombant

Milky Way

Mur de robes

Parterre de baskets

Sacs-poubelle

Piles neuves

Micro karaoké

Camion abandonné

Angle mort

Fleurs passées

Œil bleu

Gros José

Lui

A pris la tangente

## *16. À côté*

La réalité c'est que je suis comme toi  
Si on pouvait parler  
Au moins discuter  
De cet affreux glissement  
Vers l'ombre solitaire  
Ne plus réfléchir  
Chanter les recoins  
Dancer sur nos mains  
La réalité  
Bête comme nos pieds  
L'espoir d'en découdre  
Coûte que coûte  
Miroir discret  
Ventre replet  
Les voix se perdent  
Dans l'astre gris  
De nos regards

## *17. La maison endormie*

Les bruits se sont évanouis  
Dans la noirceur de la nuit  
Il traverse à petits pas  
Comme une autre chambre  
Un autre couloir  
L'escalier  
Seul  
Au loin  
Le hululement d'une chouette  
Au plafond  
L'ombre mouvante d'un platane  
La lumière blanchâtre d'une pleine lune  
Un mur plus vraiment là  
Une table dans le lointain  
Comme un gros chiens aux aguets  
Une porte laissée entrouverte  
Sur les absents  
Qui ont vécu là  
Jadis

*18. On verra bien*

Ton ombre impossible  
Passant sans visage  
À chercher ton regard  
Je vois  
Ce que tu foules de tes pas  
Ce qui ne reviendra pas  
L'astre bleu renversé  
L'ivresse  
La vie

## *19. Vécu*

Une pensée  
Un souvenir  
Un soupir  
Un sourire  
Une caresse  
Un instant  
Tu es là  
Pour toujours  
Dans mon cœur

*20. Oraison funèbre*

Adieu mon vieil ami  
Je te connais depuis si longtemps  
Nous étions si petits à l'époque  
On ne s'est pas beaucoup revus  
Depuis les Playmobilis  
Les Légos au sous-sol  
La table de ping-pong dans le garage  
On voyait clair en nous  
Si petits déjà  
Ma terreur des manèges  
Des films d'horreur  
Ton angoisse dans la foule  
Ton dégoût pour l'école  
Timidité maladive  
Depuis tout ce temps  
Dis-moi  
Qu'ai-je fait  
Pour te perdre

## *21. Sans fin*

La vérité

C'est que j'ai peur de la mort

J'irai volontiers l'oublier

Ici ou là

À faire je-ne-sais-quoi

Elle s'invite malgré tout

Un appel

Une voix brisée

Une date pour se retrouver

Honorer ta mémoire

Une morte

Un mort

Un chant

Une parole

Un silence

Elle nous manque déjà

Il est encore un peu là

Elle ne nous quittera pas